

LE CORAIL.

Il existe dans les mers, les fleuves, les rivières et même les lacs de toutes les parties du monde, des petits animaux microscopiques, dont les uns laissent après leur mort, dans l'endroit où ils ont vécu, certaines portions de leur corps qui, se solidifiant, forment sous l'eau des corps arborescents que l'on prenait jadis pour des plantes marines.

Les animaux qui produisent ces corps se nomment polypes; leurs productions s'appellent *polypiers*, et parmi ces polypiers, l'un des plus remarquables est le CORAIL.

Quand je dis l'un des plus remarquables, je n'entends faire allusion qu'à la couleur de ce *polypier*, car ses arborisations sont fort simples, et sa taille, qui dépasse rarement trente-trois centimètres, n'est pas comparable à celle de quelques autres polypiers qui, s'accroissant à l'infini, constituent des récifs très-dangereux pour les navigateurs, et ont même formé des îles habitées aujourd'hui.

L'aspect du *corail* est celui d'un petit arbuste que l'on aurait dépouillé de ses feuilles. Son axe, qui est fort dur, est composé de couches concentriques et revêtu d'une espèce d'écorce dans laquelle était logé l'animal, ainsi qu'en témoigne une suite de tubes dont le sommet se termine par une ouverture simulant une étoile à huit divisions.

Cette écorce est toujours d'une coloration moins foncée que celle de l'axe, qui est rose ou rouge. Quelques auteurs ont avancé qu'il y avait du corail blanc, mais cette assertion est une erreur : ce prétendu corail blanc est un autre genre de polype dont la dureté, la texture et le port ne res-

semblent pas au polypier qui nous occupe.

La coloration et le développement du corail varient selon que ce polypier est plus ou moins éloigné de la surface de l'eau. Plus il est près de la surface, plus sa coloration est vive; et quant à son développement : « Un pied de cette substance animale, dit Lamouroux, pour acquérir une grandeur déterminée, a besoin de huit ans dans une eau profonde de trois à dix brasses; de dix ans, si l'eau a de dix à quinze brasses; de vingt-cinq à trente ans, s'il est à une distance de cent brasses de la surface, et de quarante ans au moins si cette distance est de cent cinquante brasses. »

Le corail ne s'implante pas seulement sur les rochers, on le trouve incrusté sur des bouteilles, des os, des fragments de bois, de fer, etc.

La mer Rouge est celle où les coraux se rencontrent en plus grande quantité; mais les plus beaux sont ceux qui se pêchent dans la Méditerranée, sur les côtes de France et d'Italie. Voici comment cette pêche se pratique.

On attache en croix deux pièces de bois ou de fer, à l'extrémité desquelles on fixe des bourses en filet que l'on couvre de brins de chanvre, dont un bout flottera dans l'eau. Cette machine est retenue par deux cordes amarrées l'une à la proue et l'autre à la poupe du navire; on le laisse voguer à la dérive; la machine détache des pieds de corail, ils tombent dans les bourses ou s'accrochent aux brins de chanvre, et l'on tire le tout à bord. Le corail qui n'est pas tombé dans les bourses ou qui n'est pas resté attaché à la filasse est recueilli par des plongeurs.

Le corail était fort estimé des anciens. Les Gaulois en ornaient leurs boucliers et leurs casques. Les Africains le préféraient aux perles; les devins l'employaient dans leurs pratiques superstitieuses; enfin la médecine y avait cru trouver un remède contre les hémorrhagies et plusieurs autres affections tant internes qu'externes.

Aujourd'hui le prestige du corail est

presque entièrement évanoui; l'on n'en obtient qu'un dentifrice fort mauvais, puisqu'il enlève l'émail des dents; et comme parure, on ne l'emploie guère qu'après lui avoir donné, par la sculpture ou l'incrustation, un prix que beaucoup d'autres substances sont susceptibles d'atteindre par les mêmes moyens.

EDMOND AUDOIT.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la vie de N. S. Jésus-Christ, au point de vue apologetique, politique et social, par l'abbé J. Barthélemy de Beauregard, chanoine honoraire de Reims et de Périgueux.

4 fort volume, chez Jacques Lecoffre, libraire, rue du Vieux-Colombier, 29.

M. l'abbé Barthélemy explique ainsi les motifs qui lui ont fait entreprendre une nouvelle histoire du Sauveur :

« Sans négliger le développement du dogme et de la morale chrétienne, je me suis surtout occupé du côté politique et social. J'ai voulu prévenir l'abus que l'on fait et indiquer l'usage que l'on peut faire de l'Évangile pour la solution des grands problèmes qui absorbent en ce moment tous les esprits. On trompe le peuple par des travestissements impies de la pensée évangélique; on l'égare par de faux commentaires; on ne rougit pas d'associer le divin fondateur du christianisme aux hommes qui ont mérité l'exécration du genre humain; dans des toasts, on mêle sans pudeur son nom révérent, à leurs noms odieux; il est invoqué par ceux-là mêmes qui parlent d'affranchir le monde de tout dogme et de toute morale, ou de ramener le règne de la terreur; il n'est pas jusqu'à l'audacieux athée, dont les discours sauvages ont naguère épouvanté la France, qui ne prétende continuer son œuvre. Ainsi, d'un

côté, retour à l'Évangile; de l'autre, altération de ce livre sacré, abus sacrilège du nom et de l'autorité de son divin auteur. »

Dans cet état de choses, M. l'abbé Barthélemy a cru qu'une nouvelle histoire du Sauveur, qui dégagerait la véritable pensée politique et sociale du christianisme, serait un livre utile. Si l'Évangile tend à affranchir les faibles et les petits, il leur impose aussi des devoirs; et ce sont ces devoirs nécessaires qu'il devient utile de leur bien enseigner. Comme le dit avec une grande raison l'auteur, Jésus-Christ étant Dieu, son enseignement est divin; et dès lors, il n'est plus permis d'en prendre une partie et de laisser l'autre, d'autant plus que celle dont on ne veut pas, parce qu'elle prêche le renoncement, la résignation et le dévouement, peut seule amener la réalisation de l'autre. Il n'est pas moins juste et sensé lorsqu'il dit qu'on n'arrivera à la véritable liberté politique que par la liberté morale, c'est-à-dire par l'affranchissement des mauvaises passions; à la véritable fraternité, que par la charité, qui est l'essence même du christianisme, et enfin à l'égalité, dans les limites du possible, que par l'esprit d'abnégation et de sacrifice, qui est encore essentiellement et même exclusivement chrétien.

« Sans cette régénération spirituelle, intellectuelle et morale, ajoute M. de Beauregard, les meilleures institutions politiques

en elles-mêmes seront toujours les pires, parce qu'elles seront toujours inapplicables. Il faut chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice, parce que si Dieu règne dans les cœurs, le reste sera donné par surcroît. N'est-il pas évident que si chaque homme est bon, toute la société sera bonne, et que le reste ira de soi? Quels pauvres réformateurs que ceux qui commencent par saper les bases de toute société, et qui n'en connaissent pas même les éléments les plus essentiels! »

Nous accueillons avec une conviction entière les saines et fortes pensées de M. l'abbé Barthélemy, et nous partageons son indignation, lorsqu'il s'écrie : « Il est temps d'en finir avec je ne sais quels plagiaires de l'Évangile dont les froides idées de philanthropie, de liberté, d'égalité et de fraternité, les théories plus ou moins sociales, l'intérêt même qu'ils prennent aux faibles et aux malheureux, ne sont que de mauvaises hérésies chrétiennes, et une pâle imitation de l'esprit et des œuvres du christianisme! Et pour terminer cet article, nous copierons ce gracieux portrait de la Vierge Marie.

« Dans la petite ville de Nazareth (1),

en Galilée, au milieu de la tribu de Zabulon, sur une montagne environnée d'autres montagnes, vivait une jeune vierge dont les quatorze ou quinze printemps brillaient de tout leur éclat. Jamais on n'avait vu une jeune fille si belle, si modeste, si pieuse, si docile, si candide et si pure. A toutes les grâces du corps, à toutes les qualités du cœur, à tous les agréments de l'esprit, elle joignait les dons surnaturels dont Dieu s'était plu à la combler, pour la rendre digne des grandes choses auxquelles il la destinait. Cette jeune fille s'appelait Marie. Issue de la noble famille de David, elle comptait une longue suite de rois parmi ses ancêtres; mais, bien loin de regretter le rang et la splendeur de ses aïeux, elle gagnait avec joie son pain et comptait pour rien les avantages extérieurs par lesquels elle eût pu éclipser ses compagnes... elle ne songeait qu'à se faire oublier... »

Mais je m'arrête, et vous laisse, mesdemoiselles, le plaisir de continuer cette touchante et miraculeuse histoire que M. l'abbé Barthélemy a embellie de son style si élégant et si pur.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSEY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE FLOWER THAT FEELS NOT SPRING.

LA FLEUR QUE NE RANIME PAS LE PRINTEMPS.

From the prisons dark of the circling bark,
The leaves of tenderest green are glancing
They gambol on high in the bright blue sky,
Fondly with spring's young zephyrs dancing,
While music and joy and jubilee gush
From the lark and linnet, the black-bird and
[thrush.

De la sombre prison que forme l'écorce circulaire, s'échappent des feuilles du vert le plus tendre, elles s'élancent dans les hauteurs du brillant ciel bleu, et se mêlent avec ardeur à la danse des jeunes zéphirs du printemps; pendant que des flots de musique et de modulations joyeuses débordent de l'alouette et de la linotte, du merle et de la grive.

(1) Cette ville était située dans la basse Galilée, à deux lieues E. du Thabor, et à trois journées N. O. de Jérusalem. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit village. On y voit une grotte taillée dans le roc, sur le penchant de la

montagne; et l'on prétend, d'après une antique tradition, que cette grotte faisait partie de la maison qu'habitait la Sainte Vierge. Au quatrième siècle, sainte Hélène fit couvrir cette grotte d'une des plus belles églises de l'Orient.

The butterfly springs on its new woven wings,
The dormouse starts from its wintry sleeping;
The flowers of earth, find a second birth,
To light and life from the darkness leaping;
The roses and tulips will soon resume
Their youth's first perfume and primitive bloom.

What renders me sad when all nature glad
The heart of each living creature cheers?
I laid in the bosom of earth, a blossom,
And water'd its bed with a father's tears;
But the grave has no spring, and I still deplore,
That the flower I planted, comes up no more!

That eye, whose soft blue of the firmament's hue,
Express'd all holy and heavenly things,
Those ringlets bright which scatter'd a light
Such as angels shake from their sunny wings,
That cheek, in whose freshness my heart had
[trust,
All — all have perish'd — my daughter is dust!

Yet the blaze sublime of thy virtue's prime,
Still gilds my tears and a balm supplies,
As the matin ray of the god of day,
Brightens the dew which at last it dries:
Yes, Fanny; I cannot regret thy clay,
When I think where thy spirit has wing'd its way.

So wither we all — so flourish and fall.
Like the flowers and weeds that in churchyards
[wave,
Our leaves we spread over comrades dead,
And blossom and bloom with our root in the grave;
Springing from earth into earth, we are thrust,
Ashes to ashes, and dust to dust!

If death's worst smart is to feel that we part,
From those whom we love and shall see no more,
Its soften its sting, to know that we wing
Our flight to the friends who have gone before;
And the grave is a boon and a blessing to me,
If it waft me, o Fanny, my daughter, to thee!

...

Le papillon prend son essor sur ses ailes nouvellement tissées; le loir sort en sursaut de son sommeil d'hiver; les fleurs de la terre, jaillissant du sein de l'obscurité, naissent de nouveau à la lumière et à la vie; la rose et la tulipe vont bientôt recouvrer le parfum et l'éclat primitifs de leur jeunesse.

Qui me rend donc si triste quand toute la nature joyeuse réjouit le cœur de chaque créature vivante? J'ai déposé dans le sein de la terre une fleur, et j'ai arrosé sa couche de larmes paternelles; mais la tombe n'a pas de printemps; et je suis encore à me lamenter, parce que la fleur que j'ai semée ne lève point!

Ces yeux, dont le bleu pareil à celui du ciel, exprimaient toutes les choses saintes et divines, ces boucles brillantes d'où s'échappait un reflet lumineux semblable à celui que les anges font jaillir de leurs ailes étincelantes, ces joues, à la fraîcheur desquelles mon cœur se fiait, tout — tout a péri — Ma fille n'est plus qu'une froide poussière!

Et pourtant, l'éclat sublime de ta vertu supérieure adoucit ma douleur et rend brillantes les larmes que je verse; ainsi, le rayon matinal de l'astre du jour fait d'abord scintiller la rosée qu'il sèche ensuite; ô Fanny, comment pourrais-je regretter ton enveloppe mortelle lorsque je songe où ton esprit s'est envolé!

Nous nous fanons tous ainsi — nous fleurissons et nous tombons. Semblables aux fleurs et aux plantes des cimetières, nous étendons nos feuilles au-dessus de nos compagnons morts; comme elles, l'on nous voit éclore et fleurir le pied dans la tombe; nous élançant de la terre pour y revenir bientôt mêler nos cendres à sa cendre, notre poussière à sa poussière.

Si la douleur la plus cuisante de la mort est de sentir que nous quittons, pour ne plus les revoir, tous ceux que nous aimons, combien cela adoucit son aiguillon, de savoir que nous prenons notre essor vers les amis qui nous ont précédés! La tombe est une faveur et un bienfait pour moi, si elle doit me porter près de toi, ô Fanny! ô ma fille!

NOÉMI THÉVENIN.

HISTOIRE DE JEHANNE D'ARC.

PREMIÈRE PARTIE.

JEHANNE D'ARC BERGÈRE.

I.

Sur les marches de Lorraine, au temps du bon roi Charles VII, il y avait un petit village du nom de Domrémy (1). Ses pauvres cabanes, cimentées à l'argile, étaient couvertes de chaume, et ses habitants étaient peu nombreux ; mais le frais vallon qui lui servait de nid, le coteau qui l'abritait des vents du nord, la Meuse qui babillait à ses pieds, en faisaient, au printemps, un gracieux séjour.

Au-dessus de Domrémy, à une très-petite distance, se trouvait une antique forêt qui portait le nom de *Bois chesnu* (2) ; au milieu de cette forêt se trouvait une clairière, au centre de laquelle on voyait un fau ou hêtre gigantesque qui *estoit une merveille de nature*. Sous son ombre immense sourdillait une fontaine appelée *Fontaine des Rameaux*. Une tradition superstitieuse voulait qu'autrefois les fées du pays se réunissent, à minuit, pour danser sous les rameaux de cet arbre ; de là, les noms de *Beau mai* et d'*Arbre des dames*, que les paysans lui donnaient indistinctement. Ce vieux hêtre servait de rendez-vous à la jeunesse de Domrémy, le dimanche, quand les offices étaient terminés.

(1) Dom, seigneur, ou monseigneur Remy, ce village dépendait autrefois de l'abbaye de Saint-Remy de Reims.

(2) *Boys de chesnes*.

Or, un dimanche du mois d'avril 1428, après vespres, des groupes joyeux qui avaient enlacé dans leur ronde, le *Beau mai*, s'étant assis haletants sous son ombre, se mirent à deviser gaiement.

Mais tandis que de frais éclats de rire couraient dans chaque groupe ; seule, à quelque distance, une jeune fille demeurait silencieuse et paraissait perdue dans une vague rêverie.

« Qu'a-t-elle donc ? demanda une des danseuses en jetant sur Jehanne un regard où se mêlait à la compassion une sorte de respect.

— Elle rêve, répondit un autre.

— Elle est folle, murmura à demi-voix une troisième.

— Non, c'est Dieu qui lui parle, » dit sentencieusement un des danseurs.

Comme ses paroles étaient accueillies par un sourire d'incrédulité :

« Demandez à Pierrelo ? » ajouta-t-il en désignant du doigt un jeune gars qui se tenait assis à côté d'elle.

Pierrelo était le troisième fils de Jacques d'Arc, cultivateur libre de Domrémy, père de la jeune fille.

A cette question, Pierrelo répondit :

« Romée (1) est visitée par les anges. »

Et sans attendre l'effet que produiraient ses paroles, il se leva, s'approcha de sa

(1) Jehanne portait indistinctement le nom de Jehanne ou de Romée, qui était le nom de sa mère.

sœur, lui prit doucement les mains et lui dit tout bas :

« Est-ce que *les voix* te parlent ? »

— Non, répondit-elle, mais je sens qu'elles vont bientôt me parler.

— C'est étrange, murmura Pierrelo, mais tu ne saurais mentir, et quelque extraordinaire que soit tout cela, j'y crois, ma sœur.

— Oui ! c'est étrange, fit-elle, que mon-seigneur le bon Dieu envoie ses anges et ses saintes à une pauvre bergère, et qu'il ait jeté les yeux sur moi pour l'accomplissement de ses desseins.

— Sais-tu, lui demanda-t-il, ce que le bon Dieu veut que tu fasses ?

— Pas encore. La dernière fois que *les voix* m'ont parlé, elles m'ont dit de me préparer à un long voyage.

— A un voyage ? et en quel lieu, seigneur Dieu !

— Là bas, fit Romée en désignant du doigt le couchant, là bas, où est mon-seigneur le roi de France.

— Oh ! mais tu n'iras pas, sœur ?

— Pierrelo ! prononça Jehanne d'un ton ferme, ce que *les voix* m'ordonneront je le ferai.

— Mais notre père, notre mère... tu les quitterais donc ? »

Une larme vint aux yeux de la pauvre enfant :

« J'aimerais mieux rester ici, dit-elle d'une voix émue, et filer avec ma mère comme c'est mon ouvrage ; mais le Seigneur parle, et je suis sa servante. »

Tout en prononçant ces mots d'un accent inspiré, Jehanne regardait l'horizon, et semblait poursuivre une vision au sein même des nuages.

« Pierrelo, dit-elle enfin en saisissant vivement la main de son frère, m'aimes-tu ? »

— Si je t'aime ? oh ! tu sais bien que c'est moi qui te défends toujours quand nos frères et notre père te raillent sur ce qu'ils appellent ta folie.

— Crois-tu à ce que je te dis ?

— Oui, j'y crois.

— Tu sais donc que je ne suis point folle et que Dieu m'envoie bien réellement ses saintes ?

— Je le sais.

— Eh bien ! puisque le Seigneur m'ordonne de me préparer à faire un grand voyage, si je pars, me suivras-tu ?

— Sœur, fit Pierrelo, les larmes aux yeux, Dieu m'est témoin que j'aime et vénère nos bons parents, que nul chagrin ne serait si grand pour moi que celui que j'éprouverais en quittant la chaumière où nous vivons si heureux ; mais, sur ma part de salut éternel ! si tu pars... je partirai...

— Merci, murmura Jehanne, merci, Pierrelo ; tu m'aimes, toi... car tu me crois. »

Pierrelo contempla une minute le front inspiré de la jeune fille :

« Sœur, dit-il timidement, combien y a-t-il de temps qu'elles t'ont parlé pour la première fois ? »

— Trois ans, répondit Jehanne. Dans le jardin de notre père... c'était un soir... il faisait presque nuit... j'achevais de sarcler les mauvaises herbes, quand une grande lumière se fit tout à coup autour de moi... il me sembla que j'étais au sein d'un globe de feu...

— Et... demanda anxieusement Pierrelo, que vis-tu ?

— Rien, poursuivit-elle ; mais j'entendis une voix douce et sonore qui me dit : « Jehanne, sois pieuse et sage ; le Seigneur a jeté les yeux sur toi pour une grande œuvre !... » Je voulus balbutier, mais la voix s'éteignit, et le globe de feu disparut...

— C'est étrange ! » murmura Pierrelo. Jehanne était retombée dans sa rêverie, lorsqu'un coup de tonnerre se fit entendre dans le lointain.

« Voici l'orage, dit-elle tout bas et comme avec une certaine terreur, *les voix* vont parler. »

En effet, les nuages qui rasaient naguère

l'horizon avaient passé graduellement du rouge écarlate à l'opale, et de l'opale à une teinte plombée; puis ils avaient grandi et s'étaient allongés dans le ciel. En même temps des lueurs phosphorescentes commençaient à les sillonner; l'air alourdi se chargeait d'électricité... les feuilles tremblaient aux rameaux du vieux hêtre, et les jeunes villageois, que ces signes précurseurs de la tempête avertissaient suffisamment, se hâtèrent de quitter le *Beau mai* et rentrèrent au village.

Seuls, Pierrele et Jehanne demeurèrent, chacun plongé dans une sorte de méditation profonde.

« Les voix vont parler, » avait dit sa sœur; et le jeune gars, tout ému de crainte et d'étonnement, n'osait lever les yeux ni quitter sa place.

Quant à Jehanne, un tressaillement nerveux s'était emparé de tout son corps, une sueur glacée perlait à ses tempes. L'œil attaché sur l'horizon, elle suivait la marche précipitée des nuages qui couraient de l'ouest à l'est, grossissant à mesure et s'entassant les uns sur les autres. Pierrele n'existait plus pour elle. Elle ne voyait rien... rien que les progrès de la tempête prête à éclater, et au milieu de laquelle *les voix* se faisaient entendre. Enfin, la nappe d'azur du levant commença à s'amincir; ce ne fut plus qu'une bande; puis la bande diminua à son tour; elle disparut, et le ciel n'offrit dans toute son étendue qu'un large manteau cuivré.

Soudain le tonnerre éclata dans les profondeurs du *Bois cheanu*, les branches des arbres craquèrent avec des gémissements lugubres, et Jehanne, rejetant ses cheveux en arrière et joignant les mains, s'écria :

« Me voici ! Seigneur, me voici... votre servante vous écoute ! »

Le ciel s'entr'ouvrit et une lueur éclaira la vallée, comme le soleil en plein midi. De cette ouverture s'élança un cavalier couvert d'or, tenant à la main une épée

flamboyante et montant un cheval ailé qui soufflait du feu par les naseaux. Ce cavalier était d'une haute et fière mine, un *très-vrai preud'homme*; il n'eut qu'un signe à faire pour que les vents se calmassent, que le tonnerre cessât de gronder, et les échos de gémir.

Il sillonna un moment les cieux de son galop rapide, laissant une trainée de flammes après lui; puis il descendit perpendiculairement au-dessus de la jeune bergère et dit :

« Jehanne ! je suis l'archange saint Michel... je t'apporte les ordres de Dieu.

— Parlez, monseigneur, murmura la jeune fille d'une voix tremblante.

— Jehanne ! continua l'archange, Dieu est las de voir les Anglais régner en maîtres dans ce beau pays qu'il aime entre tous les pays; et lui raconta la *grant pitié qui estoit au royaume de France*. Puis il ajouta : Dieu a jeté les yeux sur toi pour chasser les Anglais.

— Hélas ! fit la bergère, je ne suis, monseigneur, qu'une *poore fille qui ne sauroit ni chevaucher ni demener la guerre*...

— Dieu te donnera la force et la sagesse, interrompit saint Michel.

— Que la volonté du Seigneur soit donc faite ! dit Jehanne; ordonnez.... j'obéirai.

— Tu vas aller trouver le seigneur Robert de Bantricourt, *capitaine de Vaucouleurs*, tu lui diras que Dieu lui enjoint de te conduire auprès du roi que tu dois faire sacrer et qui te donnera le commandement d'une armée pour faire lever le siège d'Orléans que les Anglais attaquent depuis six mois. *Sainte Catherine et sainte Marguerite viendront te visiter, et tu devras suivre leurs conseils. Tel est le commandement de notre Seigneur.* »

A ces derniers mots, Jehanne se prosterna humblement, la face dans la poussière; et l'archange, au galop aérien de son coursier, remonta comme une flèche vers

les nuées encore entr'ouvertes et qui se refermèrent sur lui.

Quand Jehanne releva la tête, la timidité de la paysanne avait fait place à l'enthousiasme de l'inspirée; c'était le glaive de Dieu qui allait répandre la terreur au milieu des phalanges anglaises!

La jeune fille se souvint alors de son frère, naguère assis à ses côtés; elle le trouva étendu sur la terre et dormant d'un profond sommeil.

« Pierrelot ! » dit-elle en le heurtant légèrement.

Pierrelot se leva à demi, se mit sur son séant et commença à se frotter les yeux.

« Viens ! continua Jehanne, il est nuit, il faut rentrer.

— Toi ici ? dit Pierrelot dont le sommeil avait obscurci les idées; et moi-même ? » ajouta-t-il avec surprise.

Puis se frappant le front :

« Mais, j'y songe ! nous étions là, tous deux, nous causions... de quoi causions-nous ?... J'ai entendu le tonnerre... et puis... ah !... je ne sais plus ce qui est arrivé; mais j'ai senti un pesant sommeil s'emparer de moi, et je me suis endormi. »

Jehanne sourit.

« Pendant que tu dormais, dit-elle, l'ange du Seigneur m'a visitée. J'ai vu l'archange saint Michel.

— Et, demanda le jeune gars avec une sorte de terreur curieuse, que t'a-t-il dit ?

— Qu'il fallait partir.

— Partir ?

— Sur-le-champ.

— Et notre père ?..

— Si notre père s'y oppose, je partirai toujours; car c'est la volonté de Dieu. »

Pour la première fois, depuis son réveil, Pierrelot leva les yeux sur sa sœur et put voir l'enthousiasme et la mâle résolution qui brillait sur son visage.

« Allons faire nos adieux à nos parents; car, ajouta-t-elle d'une voix triste, quelque chose me dit que nous ne reverrons plus

ni notre père, ni notre mère, ni nos frères, ni notre sœur. »

Jehanne prit le bras de Pierrelot, et choisissant un sentier qui serpentait à travers les genêts et les yeuses du *Bois chesnu*, ils arrivèrent rapidement vers la chaumière où la famille allait prendre le repas du soir.

II.

Jacques d'Arc était un homme rude et sévère qui avait élevé ses enfants dans la crainte de Dieu et dans l'obéissance passive. Il ne croyait point aux prétendues visions de Jehanne qu'il nommait des *lubies*.

Jehanne était l'aînée de ses filles, toujours la première à l'ouvrage, souriante et calme, contente, pleine d'abnégation. Dans tout Domrémy, il ne se fût pas trouvé une seule personne qui eût à se plaindre d'elle. Son troupeau était toujours le plus beau du pays; et le coin de terre confié à sa bêche, le mieux cultivé et le plus opulent.

Jehanne avait trouvé d'abord beaucoup d'incrédulités parmi sa famille quand elle contait naïvement ses révélations; mais on commençait à y ajouter foi, et elle avait une certaine réputation d'inspirée, surtout auprès d'un frère de sa mère, du nom de Durand Laxart, qui habitait le hameau du Petit-Burey, situé entre Domrémy et Vaucouleurs. Durand Laxart avait souvent défendu sa nièce contre les railleries de son père et de ses deux frères aînés. Un jour même, qu'elle pleurait à chaudes larmes en voyant son père prêt à entrer en fureur, Laxart lui avait dit tout bas : « S'ils te font la vie trop dure ici, ma pauvrette, viens demeurer avec moi, tu auras soin de mes brebis, tu sarcleras mon jardin, et tu écouteras les voix à ton aise; je ne t'en empêcherai pas. »

Aussi Jehanne aimait-elle son oncle, et comptait-elle sur lui pour l'accomplissement de la mission que les voix devaient lui confier.

Donc, ce soir-là, Jacques d'Arc prenait tranquillement le repas du soir, avec sa famille autour d'une vaste table de chêne, et devisait de la moisson future qui s'annonçait bien, quand Jehanne arriva avec Pierrel.

Jacques leva les yeux sur sa fille, et ne se méprit pas à l'expression d'enthousiasme qui régnait sur son visage. Mais cette fois, loin de trouver contre elle une expression moqueuse, il garda le silence et demeura frappé d'une sorte d'étonnement.

Quant à sa femme, elle considéra Jehanne avec cet air effrayé des mères, et comme si un pressentiment de l'avenir eût traversé son cerveau, elle se prit à fondre en larmes.

Jehanne s'avança lentement vers son père et sa mère, s'agenouilla devant eux, et leur dit d'une voix émue, mais ferme :

« Mon père, ma mère, bénissez votre enfant qui va partir.

— Partir ? répétèrent-ils tous avec un cri d'angoisse et de stupéfaction.

— Dieu le veut ! répondit simplement la pieuse bergère.

— Dieu le veut ! répéta Pierrel.

— Toi aussi ? dit avec douleur la pauvre mère.

— *Les voix* ont parlé, continua Jehanne ; l'archange saint Michel m'a ordonné au nom de Dieu d'aller sauver la France, et faire sacrer roi le *gentil Dauphin* (1).

— Tu es folle ! » s'écria la mère.

Mais Jacques, arrêté d'un geste les paroles irritées que sa femme allait faire entendre, et posant sa main sur la tête inclinée de sa fille, il lui dit :

« Puisque tu veux nous quitter, pars ! nous te bénissons et te pardonnons la douleur que nous éprouvons à cette heure, et toutes les douleurs que nous ressentirons encore à cause de toi. Nous pourrions mau-

dire l'enfant qui fuit le toit de notre vieillesse, et répand le désespoir sur nos cheveux blanchis ; mais la malédiction d'un père et d'une mère porte toujours malheur, et trop de maux t'accableront quand tu seras loin de nous, pour que nous voulions y en joindre d'autres. »

Jehanne pleurait et baisait leurs mains.

« Pierrel ! continua Jacques d'Arc, puisque tu veux suivre ta sœur, souviens-toi que là où le père est absent, le frère a tous les droits du père. Veille sur elle, comme je le ferais moi-même, défends-la au péril de ta vie, trouve-toi sans cesse dans le cercle de son ombre, et les pauvres vieillards que vous fuyez tous deux te béniront ; et les frères et la sœur que vous laissez prieront matin et soir pour que Dieu éclaire et protège votre route. »

Pierrel reçut la bénédiction de son père et de sa mère. Puis les frères et la sœur qu'ils laissaient se levèrent un à un et s'en vinrent presser sur leur cœur ceux que l'heure du départ allait séparer d'eux peut-être pour toujours. Jehanne étreignit une dernière fois ce vieux père et cette pauvre mère qui sentaient leurs jambes défaillir. Puis, les deux enfants s'arrachant à cette dernière étreinte, la plus douloureuse de toutes, se dirigèrent lentement vers la porte demeurée ouverte, et sortirent sans détourner la tête comme s'ils eussent craint de faire évanouir leur courage.

« Allons chez notre oncle, » dit Jehanne quand ils furent hors de la chaumière.

Le chemin qu'ils prirent s'allongeait doucement entre deux haies de noisetiers et de platanes et gravissait une petite colline qui séparait le Petit-Burey de Domrémy.

Pierrel et sa sœur marchaient en silence. Quand ils furent arrivés au sommet d'une colline, ils se retournèrent. Les rayons de la lune effleurant la cime des arbres du *Bois chesnu* glissaient sur la vallée. On voyait comme en plein jour.

(1) Jehanne avait les idées du temps, elle croyait que Charles ne serait roi que quand il aurait été sacré.

Jehanne s'agenouilla, envoya un dernier regard à la chaumière paternelle dont la cheminée fumait encore ; puis, comme si un coin de l'avenir se fût déchiré à ses yeux, elle s'écria : « Adieu!... adieu pour toujours ! »

Et entraînant Pierrelo, elle descendit rapidement le versant opposé de la colline, et le village de Domrémy disparut à ses yeux.

Une heure après, les jeunes voyageurs heurtaient à la porte de la chaumière du vieux Durand Laxart.

« Qui est-là ? demanda-t-il se levant à la hâte.

— Moi et mon frère Pierrelo, répondit Jehanne.

— Toi, mon enfant ? fit-il étonné, en venant lui ouvrir. A cette heure ?

— Je viens, dit Jehanne, pour que vous me conduisiez, dès demain, au seigneur de Vaucouleurs, lequel m'enverra trouver le Dauphin de France. C'est l'ordre de Dieu, *les voix* ont parlé ! »

III.

Durand Laxart, qui avait de sa nièce une haute opinion de sagesse et de piété, lui reçut avec tendresse. Jehanne lui raconta l'apparition de l'archange, et ses paroles.

« Je sais bien, dit-elle, que jamais ne reverrai le doux toit où je naquis, que oncques ne baiserais plus les cheveux blancs ains que la neige, de notre père ; mais une force invincible me pousse, monseigneur le bon Dieu le veult, et quoique ce ne soit point mon ouvrage, et que ce partement soit pour moi le chemin de moult malheurs et choses pires, je partirai. »

— Écoute, mon enfant, lui dit Laxart ; demain j'irai trouver le seigneur Robert de Baudricourt.

— Pourquoi n'irais-je pas avec vous ?

— Si le seigneur de Baudricourt veut te voir, je te conduirai à lui. Mais il est plus raisonnable que j'y aille seul d'abord.

— Ainsi soit-il ! fit Jehanne ; mais dites-lui bien qu'il faut, sans faillir, que j'aille vers mon gentil seigneur le noble Dauphin, car le vent ainsi monseigneur le roi du Ciel, c'est lui qui m'y envoie.

— Je le lui dirai ; mais s'il me refuse...

— S'il vous refuse, s'écria la jeune bergère avec enthousiasme, quand je devrais y aller sur mes genoux, je iray.

— Bien, continua Laxart. Maintenant, mes enfants, soupez et prenez du repos, car les étiles marquent dix heures, et en été, le jour est matinal. »

Le vieillard déposa quelques aliments sur la table, fit un lit à Jehanne, partagea le sien avec Pierrelo, et ils s'endormirent.

Au moment où les premières lueurs de l'aube descendaient de la crête des collines au fond des vallées, Durand Laxart, déjà sur pied, ceignait ses reins, coupait le bâton blanc du voyage, et se mettait en route pour Vaucouleurs.

Arrivé vers la dixième heure, il s'en alla droit au château. Les cours étaient pleines d'hommes d'armes.

« Que demandes-tu ? lui dirent-ils brutalement.

— Le sire de Baudricourt.

— Que lui veux-tu ?

— Ceci est un secret entre lui et moi.

— Alors, tant pis ! car nous ne pouvons t'introduire. »

Découragé, Laxart allait se retirer, quand un archer, jadis berger au Petit-Burey, s'approcha, et lui dit :

« N'êtes-vous pas Durand Laxart ?

— Oui ; et je te reconnais, mon gars.

— Alors, venez ; je vais vous conduire à monseigneur. »

Sous la caution de leur camarade, les hommes d'armes livrèrent passage à l'oncle de Jehanne, que son guide conduisit jusqu'à la grande salle du château où messire Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, jouait aux dés avec son lieutenant.

Le capitaine était un homme franc et

rude, et ne sachant signer son nom qu'en faisant une croix avec son épée.

« Qui es-tu ? demanda-t-il brusquement au paysan qui attendait, dans l'humble posture des solliciteurs, qu'il daignât lui adresser la parole.

— Je suis Durand Laxart, paysan libre du Petit-Burey, *soubs* la châtellenie de Vaucouleurs.

— Que me veux-tu ?

— Monseigneur, repartit Laxart, je viens vous requérir et supplier d'obéir aux ordres de Dieu, en faisant conduire auprès de notre gentil prince et souverain, le roi Charles septième, ma nièce Jehanne, fille de Jacques d'Arc, paysan libre de Domrémy.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? fit le capitaine en riant, et qu'a de commun ta nièce avec les ordres de Dieu ?

— Monseigneur, continua Durand d'une voix ferme, ma nièce est inspirée et les saintes la viennent visiter.

— *Il n'y a qu'un moyen de guérir cette maladie*, répondit le chevalier l'interrompant, *c'est d'administrer de bons soufflets à ceste baschelette, à ceste péronnelle.*

— Monseigneur, dit Laxart, je vous en supplie à mains jointes, ne raillez pas ; Jehanne est inspirée véritablement et si vous l'entendiez parler...

— Si je l'entendais parler, elle ne me convaincrait pas. Le bon Dieu ne nous fait plus l'honneur de nous envoyer ses saints et ses anges ; et s'il le faisait, il choisirait mieux qu'une petite paysanne sotte et ignorante. Si ta nièce veut aller trouver le roi, qu'elle y aille toute seule.

— Et c'est bien ce qu'elle fera, monseigneur, si vous ne l'y faites conduire.

— Ah ça ! fit le capitaine étonné d'une pareille insistance, c'est donc un diable que cette fille ?

— C'est une sainte !... Elle dit que Dieu la pousse, et qu'elle doit obéir.

— Ma foi ! continua le sire de Baudri-

court en se tournant vers son lieutenant, je voudrais bien la voir cette péronnelle.

— Si votre seigneurie daigne me le permettre, je la lui amènerai demain, reprit Laxart.

— Soit ; mais je t'assure d'avance que je ne veux me mêler de rien, parce que lorsqu'on la brûlera comme sorcière, je ne veux pas qu'on me dise que je l'ai envoyée au bûcher. »

Et laissant le capitaine impatient de voir la jeune visionnaire, Durant Laxart sortit. Lorsqu'il arriva au Petit-Burey, il aperçut Pierrelot et sa sœur assis sur le seuil de la chaumière.

« Eh bien ? demanda Jehanne avec anxiété.

— Eh bien, répondit Laxart, le capitaine m'a refusé ; mais il veut te voir.

— Oh ! dit-elle avec calme, je saurai bien le forcer à me faire conduire au roi. Je sais maintenant ce que je dois lui annoncer, *les voix* me l'ont dit.

— Tu les as entendues ?

— Oui, cette nuit, ou plutôt ce matin, avant le soleil levé. »

Sainte Marguerite et sainte Catherine lui étaient apparues et lui avaient donné leurs instructions, pour l'entretien qu'elle devait avoir le lendemain avec le sire Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs.

La journée parut bien longue à la jeune inspirée, tant était grande son impatience. Elle avait *comme une fièvre sainte*.

Mais le soir vint enfin, et Jehanne s'endormit d'un profond sommeil jusqu'au lendemain matin, où elle se mit en route avec son frère et son oncle pour aller requérir l'aide du capitaine. Jehanne avoua depuis que, pendant ce sommeil, l'archange saint Michel lui apparut de nouveau ; lui révéla plusieurs choses importantes touchant le roi, et lui dit qu'il ne lui apparaîtrait plus jusqu'au jour où elle aurait les armes à la main.

IV.

Le lendemain, le capitaine de Vaucouleurs jouait comme la veille avec son lieutenant, dans la salle d'armes du château, quand on lui annonça l'arrivée de Jehanne.

« Ah ! ah ! fit-il, je vais voir si la petite sorcière est jolie. Faites-la venir. »

Jehanne parut, suivie de son oncle.

« Eh bien ! la belle enfant, dit le capitaine, qui semblait être en joyeuse humeur, que me voulez-vous ? »

— Monseigneur, dit Jehanne marchant droit à lui, le bon Dieu vous ordonne par ma bouche de me faire conduire auprès de notre gentil maître, le dauphin Charles.

— Tout beau ! exclama le capitaine, nous sommes donc un peu folle ?

— Je ne suis point folle, et j'ai pleinement ma raison.

— Oui-da !

— Le Seigneur m'a dit de venir vers vous et je suis venue.

— Et vous voulez que je vous envoie au roi ?

— Oui, monseigneur.

— Voilà qui est impossible !

— Impossible !

— Et ce dont je me garderai bien, car je ne veux pas vous envoyer au bûcher des sorcières. »

Jehanne sentit ses yeux se remplir de larmes.

« Je ne sais pas, dit-elle, si l'on me brûlera jamais, mais ce que je sais, c'est que notre gentil roi est *enclous* de partout par les Anglais, et que le Seigneur m'a ordonné de l'aller délivrer et de le faire sacrer à Reims. Le Seigneur m'a dit d'aller, et j'irai. J'irai à pied, si vous ne me baillez monture et compagnie ; et dussé-je *user mes jambes jusqu'aux genoux*, j'arriverai.

— Mais, dit le capitaine, qui se sentait ébranlé par l'accent inspiré de la jeune fille, êtes-vous bien sûre de ce que vous

dites, et n'est-ce pas un songe que vous avez fait ?

— Un songe !... Oh ! non, monseigneur ; voici trois ans que *les voix* me parlent, et deux mois qu'elles m'annoncent que je dois partir. »

Et Jehanne raconta la dernière vision.

« C'est étrange, murmura Robert, mais cependant je ne puis croire... »

— Il y a, dit la jeune fille, une vieille prophétie bien connue dans le pays lorrain.

— Que dit-elle ?

— Elle dit : « qu'une femme étrangère perdra la France, et qu'une vierge des Marches de Lorraine la sauvera. »

— Mais qui vous dit que vous êtes cette vierge ?

— *Les voix*, » répondit Jehanne.

Elle garda un moment le silence, puis elle reprit avec émotion.

« Certainement que ce n'est point là mon ouvrage de m'en aller par le monde battre les ennemis du roi, et que j'aimerais mieux demeurer avec ma mère et ma sœur pour filer et garder les brebis ; mais puisque le Seigneur le veut et qu'il me pousse en avant, je ne puis pas reculer, il me faut obéir. »

Robert de Baudricourt se taisait :

« Car, voyez-vous, continua Jehanne, c'est bien amer au cœur de quitter son village et sa pauvre mère quand on sait qu'on ne les reverra plus... »

Et Jehanne étouffa un sanglot si douloureux, que les larmes en vinrent aux yeux des assistants. Mais le chevalier de Baudricourt ne cédait pas.

Jehanne refusa de retourner au Petit-Burey :

« Je ne dois revenir sur mes pas, » dit-elle, à son oncle ; et cédant à ses volontés, Durand Laxart la conduisit chez un de ses amis, nommé Alain, lequel le logea ainsi que Jehanne et son frère.

Trois jours durant, Jehanne essaya de décider le capitaine.

« Eh ! mon Dieu ! vous mectez trop à

m'envoyer ; car aujourd'hui le gentil Dauphin a eu assez près d'Orléans un bien grant dommage(1), et sera-t-il encore taillé de l'avoir plus grant, si ne m'envoyez bientôt vers lui. »

Le capitaine apprit le lendemain qu'en effet une bataille avait été perdue ; et, tout en doutant encore, il ne put se refuser au départ de Jehanne. A cette nouvelle un cri de joie s'échappa de la poitrine de la jeune fille, elle vint se jeter aux genoux du sire de Baudricourt et les embrassa dévotement.

« Vous partirez demain, » lui dit-il.

Les habitants de Vaucouleurs lui firent faire robe et chaperon à homme, gippon (2) à chausses à attacher esperons et Housseaux. Laxart et son ami Alain se cotisèrent pour lui acheter un modeste cheval, et Baudricourt se contenta de lui bailler une espée sans autre armure.

Elle avait donc *cheveux courts et chaperon de layne sur la tête, et portoit petits draps* (3) *comme les hommes de bien simples masniesres.*

A la nuit, elle se jeta tout habillée sur son lit où elle s'endormit aussi profondément que la veille.

Mais au point du jour elle était sur pied.

A la porte de la maison arrivait un serviteur du sire de Baudricourt qui la venait quérir pour l'emmener au château.

Elle le suivit, accompagnée de son oncle et de Pierrel.

Le capitaine était à cheval ainsi que les six hommes d'armes qui devaient escorter la jeune inspirée.

Jehanne n'était de sa vie montée sur autre monture que cheval de labour ; mais elle sauta en selle avec une extrême audace et se prit à manier son dextrier avec toute l'habileté d'un écuyer consommé.

Le capitaine, après avoir fait jurer aux hommes d'armes qui devaient accompagner Jehanne d'Arc qu'ils la *meneroient bien et sûrement*, prit congé d'elle en lui disant : « *Va ! et advienne que pourra !* »

Jehanne tendit les bras à son oncle et lui dit en pleurant :

« Je ne vous reverrai jamais ; mais je prierai Dieu pour vous, et il nous réunira dans son paradis. »

Le pauvre vieillard s'en alla fondant en larmes. Jehanne éperonna son cheval, sortit la première de la cour du château, et les six écuyers de Jehanne ainsi que son frère mirent leurs chevaux au galop derrière elle.

Jehanne et son escorte cheminèrent sans relâche et firent, durant onze jours et deux nuits, cent cinquante lieues au milieu de tous les dangers.

C'était un dur commencement, un dur apprentissage du métier de la guerre ! Durant cette route, les écuyers se conduisaient envers elle *en vrais et nobles hommes et courtois chevaliers*. Ils avaient bien d'abord éprouvé son courage en lui donnant de fausses alertes, comme si les uns eussent été Anglais ou Bourguignons, tandis que les autres faisaient semblant de prendre la fuite ; mais elle ne pressait pas même le pas et disait : « *Eh ! mon Dieu ! ne fuyez pas, ils ne vous feront aucun mal. Tous la respectaient à cause de la grande bonté et sainteté qu'ils voyoient en elle.* »

Arrivée à Fierbois, Jehanne jugea à propos de s'y arrêter, afin d'écrire au roi qu'elle avait à lui dire bien des choses qui lui seraient agréables. La réponse ne se fit pas attendre. Jehanne se rendit à Chinon et descendit dans une hôtellerie où elle reprit son modeste costume de paysanne pour paraître devant le roi de France qu'elle venait délivrer de ses ennemis.

(1) Bataille de Rouvray Saint-Denis, sous le nom de *Journée des Haréngs*.

(2) *Gippon* ou *guippon*, pourpoint, vêtement qui couvrait la partie supérieure du corps, depuis le coup jusqu'à la ceinture.

(3) *Draps*, culottes. Jean du Clereq dit dans sa chronique : « *Et les petits draps que on appelle communément des brayes* » c'est-à-dire des culottes.

V.

Le roi Charles VII était allé, la veille, à la chasse, et s'était beaucoup fatigué.

Aussi, ce jour-là, à une heure de relevée, les courtisans l'attendaient-ils encore dans la grand'salle du château de Chinon, sa résidence ordinaire, depuis que les Anglais avaient trouvé bon de lui voler le reste de son royaume.

D'ailleurs, le jeune monarque paraissait s'en soucier fort peu, et vivait joyeusement en compagnie de bons compagnons qui flattaient ses goûts, épuisaient sa caisse, et faisaient dire de lui « qu'on ne perdait onques plus gaiement une couronne. »

La table, la chasse et le jeu de paume se partageaient son existence. Quand on venait lui dire que les Anglais s'étaient emparés d'une ville nouvelle, il répondait :

« Pourvu que monseigneur Dieu me conserve Bourges, Tours et Chinon, peu m'importe le reste. »

Cependant il avait parfois de sérieux retours sur sa conduite et son inertie, et se promettait de battre ses insolents vainqueurs et de reconquérir son royaume... mais les moyens lui manquaient.

En effet, les coffres étaient vides, les troupes découragées; de vaillants guerriers, tels que Dunois, Lahire et Xaintrailles, constamment battus, et Orléans, assiégée depuis six mois sans qu'on lui portât secours, était sur le point de se rendre.

Quelque rapide que fut la marche de la bergère de Domrémy et de son escorte, ce bruit vague et plein de promesses de la renommée, l'avait devancée, et déjà, à la cour, on savait qu'une jeune paysanne, se disant inspirée et guidée par Dieu, venait en son nom promettre aide et secours au roi dépossédé. Le peuple, toujours avide de nouveautés, croyait en elle et l'attendait. Les prélats et les gentilshommes hochaient la tête en signe de doute; quant au roi, il en riait tout le premier, et par suite, les courtisans riaient comme lui.

Or, la veille, on avait appris à Chinon que la bergère arriverait le lendemain Charles VII, plus curieux que convaincu et désireux de se donner un divertissement nouveau, avait déclaré qu'il la recevrait en présence de toute sa cour.

On attendait donc le roi.

Une agitation plus grande que de coutume régnait au milieu des courtisans, mille propos couraient de bouche en bouche sur la jeune bergère. Qu'allait-elle dire? Comment aborderait-elle le roi? Oserait-elle parler, à la vue de tous ces grands seigneurs et de ce monde qu'elle ignorait?

Parmi cette foule, il y avait surtout un groupe de trois jeunes hommes qui semblaient captiver l'attention générale.

Leurs pourpoints de drap d'or, la plume blanche qui se détachait sur le velours cerise de leur toque, leur épée en croix qui frottait les dalles, et les pierreries qui brillaient au manche de leur dague, les eussent désignés comme les personnages les plus imposants de la cour, si les marques de respect et les saluts obséquieux de la foule ne l'avaient fait éloquemment déjà.

« Vive Dieu! disait l'un, je trouve la p'aisanterie adorable, et sur ma part de paradis, je gagerais que cette petite vachère ne sait pas même monter à cheval. Qu'en pensez-vous, Lahire?

— Moi, fit le second, je pense que lorsque des hommes tels que Dunois, Xaintrailles et Lahire n'ont pu faire lever le siège d'Orléans, saint Michel et une phalange de guerriers célestes n'en pourraient faire plus.

— Savez-vous, Lahire, objecta doucement le troisième qui n'était autre que Dunois, le vaillant fils du duc d'Orléans, que c'est presque un blasphème ce que vous dites là?

— Blasphème ou non, je maintiens mon dire.

— Et je suis de votre avis, ajouta Xaintrailles.

— Eh bien ! moi, fit Dunois, je m'abstiens de tout jugement. Quand j'aurai vu la jeune prophétesse, je saurai si je dois croire, douter ou nier. »

Ces deux mots : « Le roi ! » prononcés à voix haute par le chambellan qui souleva la portière de velours, interrompirent cette conversation et toutes les autres.

Le roi entra tête nue, appuyé sur l'épaule d'un jeune page.

« Bonjour ! messieurs, » dit-il en rendant, par un signe unique de la main, tous les saluts.

Et il se dirigea vers l'ample cheminée sculptée et chargée des lys de France, s'assit dans un vaste fauteuil, croisa les jambes, appuya son coude sur un guéridon, la tête dans sa main, et se tournant vers le groupe formé par ces trois hommes renommés, Dunois, Xaintrailles et Lahire :

« Ça, dit-il, de quoi causiez-vous donc si chaleureusement ? »

Xaintrailles s'avança avec la familiarité d'un favori, et appuyant la main gauche sur le dossier du siège royal, il répondit :

« Nous causons de cette petite folle qui va divertir tantôt Votre Majesté de ses prophéties.

— Ah ! ah ! fit le roi, et tu n'y crois donc pas à ses prophéties ?

— Si Votre Majesté daigne y croire elle-même, je m'efforcerai...

— Bon !... murmura le roi, mauvaise flatterie ! C'est fade, mon pauvre ami, très-fade !... quand on n'entend que ça du matin au soir, ajouta-t-il à demi-voix.

— Alors, dit Lahire, qui s'était approché à son tour, puisque Votre Majesté autorise la franchise, je lui répéterai ce que nous disions tout à l'heure.

— Voyons, dit le roi.

— Xaintrailles disait, continua Lahire, que lorsque des hommes comme nous n'avaient encore battu les Anglais que... quelquefois...

— Oh ! fort rarement ! interrompit Charles avec un sourire amer.

— Votre Majesté est cruelle, aujourd'hui...

— Voyons ! continuez, répondit brusquement le roi.

— Il était impossible qu'une petite péronnelle en fit jamais plus que nous...

— Ah ! et que disait Dunois ? »

À cette question directe, le fils du duc d'Orléans porta la main à la garde de son épée, et répondit avec cette noble et simple fierté qui formait la base de son loyal caractère :

« J'ai pour habitude, sire, de croire toutes choses avant que la fausseté m'en ait été démontrée. Cette jeune vierge qui vient vers vous et se dit l'envoyée de Dieu est peut-être une folle, peut-être spéculait-elle sur son imposture. Mais, jusqu'ici, qui le prouve ? rien, n'est-ce pas ? Eh bien ! comme Dieu a tout pouvoir, comme votre beau royaume de France est en chétif et misérable état, et que Dieu peut bien le prendre en pitié, je croirai que cette bergère est réellement chargée d'une mission céleste, à moins qu'un jour, convaincu de son imposture, un concile de prêtres et de moines ne l'envoie au bûcher des sorcières.

— Ma foi, j'aime ce langage. Dunois a raison. »

Ces derniers mots du roi produisirent un étonnement général.

« Messieurs, continua-t-il j'ai fait un rêve qui m'a bouleversé.

— Votre Majesté aurait-elle, elle aussi, vu l'archange saint Michel ? demanda avec un sourire narquois le sceptique Lahire.

— Non ; mais j'ai vu, et cela fort distinctement, un assaut donné à la ville d'Orléans, et sur la brèche, un étendard à la main, une jeune fille que les flèches ennemies ne pouvaient ébranler, et dont l'épée flamboyante répandait autour d'elle et l'effroi et la mort.

— Bah ! dit joyeusement l'évêque d'Angers, Votre Majesté était préoccupée de ce qui lui avait été dit la veille : à savoir que

la petite vachère prétendait faire lever le siège elle-même.

— C'est possible ! répondit le roi ; mais rêve ou pressentiment, mensonge ou inspiration, je doubterai jusqu'à ce que j'aie vu la prophétesse. »

En ce moment on vint annoncer que Jehanne et sa modeste escorte attendaient à la porte du château.

« Qu'elle entre ! dit le roi. Messieurs, ajouta-t-il ; je défends les sourires moqueurs et veux que cette jeune fille soit reçue avec les égards que tout gentilhomme doit à une femme. »

Un silence approbateur se fit dans las alle.

Alors Charles VII ôta son manteau royal, prit sa toque fleurdelysée, en couvrit Lahire, et lui abandonnant son fauteuil :

« Mets-toi là, dit-il, c'est toi qui es le roi ; nous verrons si elle me reconnaît. »

Et tandis que son favori, roi d'une minute, s'installait sur son siège, il alla se dérober à l'autre extrémité de la salle.

Au même instant, le chambellan souleva la portière ; Jehanne, conduite par le duc de Vendôme, entra, fit les inclinations et révérences accoutumées à faire aux roys, comme si toute sa vie eust été nourrie en cour, puis, son œil embrassant un moment cette foule aux riches costumes, et ne prenant garde à Lahire, qui revêtu des insignes de la royauté, et seul, la tête couverte, était assis dans le fauteuil royal, elle marcha d'un pas ferme, bien que la rougeur au front, et alla droit au roi, caché au milieu d'un groupe de courtisans, puis s'agenouillant humblement devant lui, comme une pauvre bergerette qu'elle estoit...

VI.

— Dieu vous doingt (1) une bonne vie ! gentil sire, » lui dit-elle.

Le roi par Jeu si alla dire : — Ah ! m'amie, ce ne suys pas... Le vela, le roi, » ajouta-t-il en montrant Lahire ; mais Jeanne

(1) Doingt, donne.

hochla la tête en souriant, et répondit :

« C'est vous et non aultre sire ; je ne faux pas.

— Et que me voulez-vous ? » demanda-t-il.

Jehanne se releva, attacha son œil brillant sur le visage du prince, et répondit d'un ton respectueux, mais trahissant l'affection :

« Je ne suis qu'une pauvre fille des champs, humble et ignorante ; mais le Seigneur, mon Dieu et le vôtre, m'envoie vers vous pour vous dire qu'il a pris en pitié le beau pays de France, et qu'il est las de voir l'Anglais y régner, tandis que vous, le roi, vous êtes enclos de partout et en chestif état.

— Donc, interrompit le prince, Dieu veut me secourir ?

— Il m'envoie pour que vous me bailliez gens d'armes, que je conduirai à Orléans dont je ferai lever le siège, puis je vous emmènerai sacrer à Reims, comme les rois vos pères ; car le Seigneur veut que vous soyez le seul roi de France, et il entend que les Anglais s'en retournent chez eux et y restent, s'ils ne veulent qu'il leur en mésarrive. »

Le roi fronçait le sourcil :

« Ah ça, dit-il, comment le Seigneur vous a-t-il choisie pour une pareille mission ?

— Je ne sais, fit-elle ingénument ; mais il m'a envoyé ses anges, qui m'ont dit que je devais sauver le royaume. »

Et Jehanne, au milieu de l'attention générale, raconta comment saint Michel lui était apparu, et ce qu'il lui avait enjoint.

« Et bien ! fit le roi en se tournant vers l'évêque d'Angers, qu'en pensez-vous, seigneur évêque, vous qui représentez ici l'Église ?

— Je pense, répondit l'évêque, que cette jeune fille a fait un rêve, et je lui demanderai quelle langue parlait l'archange. »

A cette question, adressée avec un accent périgourdin fortement prononcé, Jehanne se tourna vers l'évêque, et lui dit :

« Il parlait le français, et un meilleur français que le vôtre. »

Un fou rire du roi et des courtisans accueillit cette réponse, et l'évêque, sentant qu'il n'avait pas les rieurs de son côté, se retira prudemment derrière la foule.

La sincérité, l'assurance brillaient dans les yeux de Jehanne; le roi, qui la considérait, paraissait convaincu :

« Messieurs, dit-il, retirez-vous. »

Les courtisans s'éloignèrent en silence, et le roi demeura seul avec Jehanne; mais au moment où il allait ouvrir la bouche, la jeune bergère l'interrompit :

« Gentil roi, dit-elle, je sais ce que vous allez me demander, et je vais vous répondre :

» Vous êtes entré un matin dans votre oratoire et vous y avez fait de cœur, et sans prononciation des lèvres, une prière...

— C'est vrai ! s'écria Charles, et qu'ai-je demandé à Dieu ?

— Vous lui avez demandé que s'il ne voulait prendre en pitié votre royaume, qu'il vous permit au moins de vous réfugier en Écosse ou en Espagne, deux pays alliés fidèles de la France... »

Le roi poussa un cri de surprise :

« Vous êtes bien l'envoyée de Dieu ! dit-il ; car vous savez ce que personne au monde ne sait, excepté moi. »

Puis le monarque frappa sur un timbre d'or avec une baguette d'airain, et à ce signal les courtisans reparurent :

« Messieurs, leur dit le roi en prenant Jehanne par la main, sur mon âme et conscience et sur ma foi de gentilhomme, je suis convaincu de la véracité des paroles de cette jeune fille. Donc je commande à ceux qui sont gens de guerre l'obéissance, et à tous le respect envers elle.

— Jehanne, continua Charles VII, je vous fais général en chef de mon armée, et vous laissez libre d'agir comme vous le jugerez convenable et selon que Dieu vous ordonnera. »

Ces paroles produisirent une sensation

DIX-HUITIÈME ANNÉE, 4^e SÉRIE. — N^o VII.

profonde... tout le monde s'inclina devant l'humble fille des champs.

Le lendemain, Charles VII et le comte d'Alençon se promenaient vers le milieu du jour, après dîner, dans la prairie qui faisait face au château, ils aperçurent tout à coup Jehanne qui faisait caracolier son coursier, *courait la lance* et s'acquittait de chevalerie comme l'aurait pu faire le plus habile *sercant d'armes qui fût au royaume de France*; si bien, que le duc, émerveillé, pour lui témoigner son contentement, lui fit présent d'un beau *cheval de guerre*.

Le roi fit armer Jehanne de pied en cap d'une belle armure à sa taille. Mais elle n'accepta point d'épée; ses *saintes* lui avaient dit qu'on trouverait dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois celle que le ciel lui avait destinée. On lui demanda si elle *l'avait oncques vuee*, elle dit que non, mais qu'elle savait bien qu'elle y *estoit*. Elle fit écrire aux prêtres de cette église, et sur l'indication qu'elle donna, on trouva *une espée où il y avoit en lame cinq croix assez près du manche*. Les prêtres lui firent faire un magnifique fourreau de velours vermeil parsemé de lys d'or; et les habitants de Tours en firent fabriquer un tout de drap d'or... Mais Jehanne les refusa tous deux, voulant *tant seulement* un fourreau de cuir *bien fort, moins bel à la montre*.

Toujours par le conseil de ses saintes, Jeanne se fit faire un étendard. Sur un fond blanc, semé de fleurs de lys et frangé d'or, sur lequel elle *fist pourtraitre le Sauveur séant en jugement dans les nuées du ciel, tenant un monde dans sa main*. A droite et à gauche, *deux anges* étaient en adoration; l'un d'eux tenait un lys qui était le blason de France; les mots *Jésus Maria* s'y lisaient en gros caractères, et sur la banderolle était peinte l'Annonciation avec un ange offrant un lys à la Vierge.

Prends estaindard de la part du Roy du ciel, lui disaient ses *voix*, et porte-le hardiment.

Lorsque le lendemain Jehanne fit ses adieux à Charles VII et partit pour faire lever le siège d'Orléans, le pâle et fier Dunois lui dit :

« Jehanne, voulez-vous de moi pour frère d'armes ?

— Oui, » répondit la bergère en lui serrant la main. PONSON DU TERRAIL.

PIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTE.

« Jeanne était forte et bien composée de ses membres, belle et bien formée; elle avait le front moyen, les yeux grands, les pupilles de couleur indécise entre le vert et le brun; le regard mélancolique et d'une douceur inexprimable, le nez droit et bien fait, la bouche petite, les lèvres fines et vermeilles, la figure d'un beau tour... un peu longuette, le teint uni et d'une extrême blancheur, les cheveux d'un beau châtain, bien fournis, servant d'encadrement au visage et tombant en rond jusqu'à la naissance du cou, à la manière des guerriers de l'époque. Sa parole était insinuante, sa voix d'une grande douceur; elle s'exprimait avec fa-

» cilité, et quand il sagissait de sa mission, » les phrases pressées coulaient de ses lèvres » avec le feu de l'enthousiasme et de l'élo- » quence. Jehanne est représentée avec un » rare bonheur dans la statue de la prin- » cesse Marie, modèle de grâce et de dé- » licatesse, de sentiment et de naïveté, » marbre pur, échos du double amour » de Dieu et de la patrie, où deux âmes » vierges se fondent dans la même pen- » sée, et où la fille des rois et la fille du » peuple brillent d'un éclat immortel. »

Ce noble et gracieux portrait de la vierge qui a sauvé la France, est emprunté à la belle et savante histoire de Jehanne d'Arc, par M. l'abbé Barthélémy de Beauregard.

J. J. F. de P.

MOEURS ARABES.

Hier, au coucher du soleil, trois coups de canon, partis du fort de la Casbah, ont annoncé la veille d'une fête musulmane. C'était la fête des moutons. Durant le jour, des troupeaux de ces magnifiques moutons de Barbarie, que nous admirons au jardin des Plantes de Paris, ont circulé dans les rues de Bône. Tous les Arabes de la ville ont acheté, saisi, entraîné dans l'intérieur de leurs maisons l'animal qu'ils avaient choisi. Un par tête d'homme est la consommation habituelle de chaque famille. Tuer le mouton est en Afrique une des réjouissances de l'année, comme dans nos campagnes tuer le cochon à Noël, et donne l'idée des plaisirs du Réveillon. Ce matin, à six heures, trois autres coups de canon

ont annoncé l'ouverture de la fête. Tous les Arabes, revêtus de leurs plus beaux habits, se dirigeaient vers le cimetière pour commencer un jour de réjouissances par un pieux témoignage de regrets. Les femmes, soigneusement cachées dans leur haïc, le visage masqué de façon à ne laisser voir que les yeux, marchaient séparément, conduisant leurs enfants par la main. Le cimetière arabe est situé sur le versant de la Casbah. Les tombes les plus apparentes sont de petits monticules de pierres, blanchis à la chaux; quelques tombes sont surmontées de coupôles blanchies de même. De tous côtés arrivent des groupes d'Arabes qui se courbent vers la terre, et adressent à celui qui n'est plus des paroles de

tendresse et de regret. Quelques-uns apportent des provisions qu'ils déposent au chevet du tombeau, afin que l'âme du défunt puisse participer par essence aux joies destinées à sa famille.

Ce devoir rempli, chacun rentre chez soi afin de procéder à l'œuvre pour laquelle la fête est instituée.

Placée sur la terrasse de ma maison, j'avais résolu de jeter un coup d'œil curieux sur les cours que je dominais; je m'arrêtai sur l'aspect le moins hideux, et qui pourtant l'était passablement. Tous les membres de la famille, revêtus de leurs habits de fête, s'étaient rangés en cercle pour assister au sacrifice du pauvre animal; on lui lava la tête, les quatre pieds, la queue, et on lui fit avaler de force une poignée de sel, puis on le tua. Les quatre épouses du maître de cette maison, toutes de couleur variant du noir au blanc, préparaient avec les serviteurs les jarres destinées à la salaison. Les quatre épouses ayant chacune un quart d'autorité, cherchent à lui donner le plus d'extension possible en faisant prévaloir leur propre avis comme le meilleur; et cela avec un son de voix et un accent de rage qui, entendus dans nos marchés, feraient enfuir la plus déterminée de nos viragos. Cependant, ces doigts qu'elles allongent avec tant de furie ne touchent jamais celles qu'elles menacent; il y va pour elles d'un certain nombre de coups de bâton sous la plante des pieds, et il paraît que cela mérite réflexion; mais il est un autre mode d'assouvir leur ressentiment, et c'est sur elles-mêmes qu'elles l'exercent; elles se déchirent le cou, la figure, en vociférant de toute la force de leurs poumons; c'est toujours leur propre sang qu'elles font couler, et jamais le sang de leurs rivales. On se demande pourquoi l'époux des quatre épouses n'essaie pas de rétablir la paix entre elles; il n'en fait rien, convaincu que tout est pour le mieux; il fume, il les regarde, comme s'il considérait un tableau peint sur toile.

Le repas n'étant que pour le soir, sitôt que les détails de l'opération sont terminés, on se place sur des nattes dans la galerie circulaire qui entoure la cour intérieure, puis les musiciens entrent. Alors commence un tapage dont rien ne peut mieux donner l'idée que le mouvement d'une machine à vapeur à bord d'un navire; la mesure double de vitesse lorsque les danseurs s'animent, et alors danseurs, musiciens, assistants, jettent des cris aigus pour témoigner sans doute le plus haut degré de leur satisfaction. Une négresse, vêtue d'une pièce de soie bariolée de jaune, de violet, de rouge et de bleu, dans la première, c'était une des quatre épouses. Son seigneur et maître, toujours fumant, toujours flegmatique, semblait la regarder sans la voir: cependant elle dansa de toutes ses forces, et certes, il fallait qu'elle fût bien robuste pour danser aussi fort et aussi longtemps; enfin, vaincue par l'excès de la fatigue et de la chaleur, elle tomba épuisée dans les bras d'une autre femme, qui lui recommanda charitablement de reprendre courage et de continuer; ce qu'elle fit, jusqu'à ce qu'enfin la nature se refusant à cet excès de zèle, elle se laissa aller à terre; on l'emporta sans mouvement, roide comme une morte, et on la déposa sur les nattes, pendant qu'une autre femme déployait la même vigueur et la même bonne volonté. Lorsque les quatre épouses eurent dansé l'une après l'autre, toutes dansèrent en même temps en corps de ballet, avec des cris, des contorsions impossibles à décrire. Pendant trois ou quatre heures, la danse infernale et sa musique durèrent sans aucune interruption, et j'avoue que pour s'amuser ainsi, il faut des muscles éminemment africains.

Le moment du repas venu, le mari, qui se croit d'une toute autre essence que ses douces compagnes, mangea seul d'un rôti préparé pour lui seul. Les quatre maîtresses de la maison, entourées de toute leur progéniture, s'assirent à l'orientale

sur les nattes de jonc, et mangèrent la couscousse (bouillie de farine de sarrasin, accommodée au beurre), et cela avec le même accord qui préside à tous les actes faits en commun, c'est-à-dire avec un sabbat diabolique. L'heure du repos arrivée, toutes les nattes sont rentrées dans l'intérieur, étendues de nouveau sur le sol, où l'habitude y fait trouver le sommeil.

Je vois souvent passer sous mes fenêtres un Arabe de noble apparence; sa figure douce et belle respire la bonté, ses vêtements sont ceux d'un homme de distinction; un sabre à la poignée richement ciselée est suspendu à sa ceinture. Tous les autres Arabes le saluent avec respect et viennent lui baiser la main.

Cet homme est un chaouch, un des bourreaux de Bône; mais sa charge est ici tellement honorable, qu'il est considéré comme un élu chargé de faciliter au musulman le difficile passage de ce bas monde au septième ciel de Mahomet, et la force de cette croyance est telle, qu'en aucun cas, la tête du patient ne doit être entièrement séparée du tronc, afin que Mahomet puisse aussitôt saisir le défunt par la touffe de cheveux qui orne sa tête pour le transporter dans son paradis. Aussi pendant leur vie, les Arabes font soigneusement respecter par le rasoir cette touffe de cheveux.

M^{me} LAURE PRUS.

Bône, 26 octobre 1849.

LES DEUX COUSINES.

I.

« Jeanne, pourquoi me fuir? tu ne veux donc plus m'aimer? »

— Si, Thérèse, mais j'ai besoin d'être seule.

— Seule? à deux pourtant on se distrait... Toi, tu ne sais plus rire, et hier je t'ai vue pleurer.

— Tu m'as vue pleurer?

— Oui, et j'ai pleuré aussi, je me suis dit : Jeanne est malheureuse.

— Non, Thérèse, ce n'est pas tout à fait cela... » Et la jolie fille, se penchant sur l'épaule de sa cousine, dit avec un soupir étouffé :

« J'aime et je suis aimée ! »

Thérèse fit un geste d'étonnement.

« Quoi ! dit-elle, aimer fait pleurer... mais tu n'as donc pas d'espoir d'épouser celui que tu aimes? alors pourquoi l'aimes-tu? Veux-tu raconter tout cela à ma mère? elle te dira comment tu peux te consoler. »

Jeanne n'avait pas de mère. Son père, préoccupé d'importants intérêts, donnait à ses affaires la plus large part de son temps : il chérissait sa fille, mais rarement il descendait avec elle aux causeries intimes. Et Jeanne le craignait autant qu'elle l'aimait.

« Non ! répondit-elle en levant ses yeux au ciel d'un air mélancolique, je préfère souffrir ainsi; mais j'ai besoin d'une confidente, d'une amie... Ecoute-moi ! »

Thérèse s'assit gravement à côté de sa cousine, qui lui dit d'un ton mystérieux :

« Tu te souviens du premier bal où nous sommes allées ensemble. Eh bien, à ce bal, un jeune homme au front duquel rayonnait l'honneur et la fierté, dont le sourire exprimait une mélancolie touchante, m'a engagée à danser... »

— Il faut bien danser avec quelqu'un... reprend Thérèse. Après...

— J'ai remarqué que cet étranger se montrait poli, affable, avec toutes les de-

moiselles ; à toutes il a parlé, et même je l'ai vu leur sourire, tandis qu'en dansant avec moi, il a soupiré tristement, et quand tout le monde a quitté le bal, quand il a fallu nous séparer, hélas ! peut-être pour toujours, j'ai vu cet étranger qui me regardait de loin ; il baissa les yeux, mais trop tard ! une larme douloureuse avait été son adieu.

— Je n'ai pas remarqué ce monsieur, je m'amusais trop à danser. Ton père le connaît-il ? lui en as-tu parlé ? crois-tu que vraiment il veuille t'épouser ? »

À ces questions directes Jeanne se sentit incomprise. Les deux aimables filles ne s'entendaient plus : Thérèse, bonne et dévouée, fatiguait son amie en croyant la distraire.

Un second bal devait avoir lieu prochainement dans la même maison. Thérèse préparait sa toilette en chantant : le plaisir de la danse était pour elle une trêve entre l'étude et ses devoirs ; elle s'étonnait de la gravité de Jeanne, qui s'occupait des préparatifs du bal comme on s'occupe d'une affaire sérieuse. Elle voulait être belle aussi, mais elle n'avait qu'une seule pensée... y sera-t-il ?

Il y était ! et comme à la fête précédente l'étranger la suivit du regard : bien plus, il lui adressa plusieurs fois de ces mots qui disent tout et qui ne disent rien. C'était une délicatesse... un respect...

Le lendemain, M. de Saint-Hilaire, le père de Jeanne, la fit venir dans son cabinet, et contre son ordinaire, il la baisa sur le front avec une vive tendresse.

« Mon enfant, lui dit-il, je dois te faire part d'une chose bien sérieuse, bien grave : ils s'agit de ton avenir... tu me comprends ? »

Jeanne tressaillit, puis inclinant sa jolie tête, elle pensa au bel étranger.

« Oui, ma chère enfant, un jeune homme estimable m'a demandé ta main. Ce jeune homme réunit tout ce que je puis désirer, je ne doute pas que tu n'accueilles favorablement une proposition

aussi honorable ; d'ailleurs ce n'est pas un inconnu pour toi, c'est un de nos amis ; tu le vois, pour ainsi dire, tous les jours ; c'est Paul de Blainville. »

Jeanne devint pâle et ne répondit pas.

« Parle, mon enfant... »

— Jamais je n'épouserai M. de Blainville. »

Et Jeanne se jeta dans les bras de son père en sanglotant. Ce fut en vain que M. de Saint-Hilaire chercha la cause d'un refus si inattendu : à ses questions sa fille ne répondait que par ce seul mot : Jamais !

M. de Saint-Hilaire ne voulut pas insister davantage ; et bien qu'il donna pour prétexte de son refus la grande jeunesse de sa fille, Paul de Blainville se retira profondément blessé.

II.

Depuis ce dernier bal, Jeanne ne pensait qu'à l'inconnu. « À peine s'il a dansé, se disait-elle, il a soupiré deux fois en me regardant... et quand les choses en sont là, chaque jour doit paraître un siècle ; le malheureux n'a plus sans doute ni repos ni sommeil ; il souffre, je le sens, mais cet état ne peut durer : demain, ce soir peut-être on fera en son nom la demande de ma main... »

La porte s'ouvre ; madame de Flavigny entre, et d'un air enjoué, baisant le front de Jeanne :

« Votre père n'est pas ici, mon enfant ? »

— Mon père est sorti, madame.

— Ah ! j'en suis bien contrariée ; mais je vais alors vous choisir pour confidente et pour intermédiaire. Je viens vous annoncer une grande nouvelle... je marie ma fille.

— Hélène ?

— Oui. La chose est décidée depuis le dernier bal où nous nous sommes rencontrées. » Cette confidence inattendue sembla d'un bon augure pour Jeanne. La mère d'Hélène reprit :

« Vous avez vu mon gendre futur.

— C'est possible.

— Oui, oui, positivement, vous avez dansé avec lui. Vous n'avez peut-être pas remarqué l'air triste et mélancolique avec lequel il vous regardait... Eh bien, ce cher Alphonse est venu près de nous tout ému : « Voilà deux fois que je vous accompagne au bal dans cette maison, nous dit-il, et deux fois que j'éprouve la même émotion. Comment nommez-vous cette jeune personne avec laquelle je viens de danser ? — Jeanne de Saint-Hilaire, répond Héléna, mon amie de pension. — Eh bien, elle me rappelle d'une manière frappante la sœur que j'ai perdue... je ne pouvais cesser de la regarder... j'en avais les larmes aux yeux... » Héléna vous aime davantage, ma chère Jeanne, depuis qu'elle sait que vous ressemblez à la sœur que son fiancé a perdue; elle veut que vous soyez la première de ses demoiselles d'honneur. »

Jeanne avait senti son sang se glacer et arrêter les mouvements de son cœur. Mais aussitôt, surmontant son émotion, elle répondit avec grâce et parla complaisamment du bonheur futur d'Héléna.

« Ma chère enfant, ajouta en se levant madame de Flavigny, dites à votre père que je l'attends demain chez moi avec vous; nous vous présenterons notre bon Alphonse que vous n'avez pas remarqué, car à seize ans on s'occupe beaucoup plus de la danse que des danseurs.

— C'est vrai, madame, » reprit Jeanne d'un air souriant.

A peine madame de Flavigny s'était-elle retirée que Thérèse entra. Elle venait passer la journée en tête à tête avec sa cousine et la trouva pâle et tremblante de l'effort qu'elle avait fait et du dépit de voir ses espérances trompées, son beau roman détruit...

« Eh bien, lui dit Thérèse, où en sommes-nous? as-tu quelque confiance à me faire? danserai-je bientôt à ta noce?

— Non!... il épouse Héléna, répondit Jeanne, pleurant de dépit.

— Comment cela se peut-il, mon Dieu! » dit Thérèse, pleurant à son tour.

Jeanne raconta à sa confidente la fatale ressemblance qui avait causé son malheur, et jura que son existence était brisée, perdue, anéantie...

— C'est une bonne leçon pour toi, ma pauvre cousine, car tu voyais un mari dans tous ceux qui te regardaient ou te faisaient un compliment, et maintenant tu attendras que ton père te présente celui qu'il aura choisi.

— Je ne me marierai jamais!

— Veux-tu parier que tu seras madame avant une année?

— Parions!

— Ta croix.

— J'y consens! »

L'année n'était pas révolue que Thérèse portait une croix de corail que venait de lui passer au cou Jeanne, heureuse de s'appeler madame Paul de B'ainville.

M^{me} DE STOLZ.

ÉNIGME HISTORIQUE, N° VII.

DEMANDE.

Quel est le général des temps antiques | les ennemis, faillit périr sous les verges et
qui fut mis en jugement pour avoir battu | ne dut la vie qu'à l'intercession du peuple?

LES ORPHELINES.

LA PLUS JEUNE.

Sœur, vous m'aviez promis que je verrais ma mère,
J'avais de l'embrasser conçu l'espoir bien doux,
Mais dans ce triste lieu, près d'une froide pierre,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Venez, venez, courons vers cette bonne mère,
Qui, bien sûr, souffre aussi de rester loin de nous ;
Pour courir à sa voix, vous toujours si légère,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Pourquoi ne vais-je plus, ainsi qu'à l'ordinaire,
Sur son lit arranger ses oreillers si doux ?
Et quand nous traversons sa chambre solitaire,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Le soir et le matin quand je fais ma prière
Et que pieusement inclinée à genoux,
Je m'écrie : O mon Dieu, conservez-nous ma mère !
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Je la vois chaque nuit tandis que je sommeille,
Elle couvre mon front de ses baisers si doux,
Et ne la trouvant plus sitôt que je m'éveille,
Je pleure comme vous !

Mais j'aperçois ici la fleur qu'elle préfère,
Et qu'avec tant de joie elle accepte de nous ;
Quand je veux la cueillir pour l'offrir à ma mère,
Sœur, pourquoi pleurez-vous ?

Voulez-vous me cacher un terrible mystère,
Bonne sœur, dites-moi, quand la reverrons-nous ?
Je vais, si vous pleurez et voulez tout me taire,
Sœur, pleurer comme vous !

L'AINÉE.

Faites donc vers le ciel monter votre prière,
C'est de là maintenant qu'elle veille sur nous ;
Mais Dieu, dans sa bonté, vous donne une autre mère,
Je suis auprès de vous !

A. JADIN.

Economie Domestique.

COLD CREAM (1).

Achetez de l'huile d'amandes douces pour	75 c.
Du blanc de baleine	5
De la cire vierge	5
De l'eau de rose	60
	1 f. 45 c.

Mettez dans un vase de porcelaine le blanc de baleine, la cire vierge et une cuillerée d'huile d'amandes douces, versez de l'eau dans une casserole, placez-la sur le feu; dans l'eau de cette casserole, mettez votre vase de porcelaine; quand ce qu'il

contient est fondu, retirez ce vase de l'eau chaude, ajoutez-y le reste de l'huile d'amandes douces et battez ce mélange avec une fourchette jusqu'à ce qu'il soit d'un beau blanc; alors versez-y lentement l'eau de roses en continuant de battre à mesure que vous la versez.

Vous en remplissez ensuite des pots de pommade. Pour vous en servir, vous en mettez sur une serviette que vous promenez sur votre figure.

Le cold cream ne se conserve pas.

RAMEQUIN.

Prenez 4 œufs;
4 cuillerées de gruyère râpé;
4 cuillerées de crème bien épaisse.

Battez dans un saladier la crème, les quatre jaunes d'œufs et le fromage. Mettez dans un autre saladier les quatre blancs d'œufs; vous les fouettez en neige et mêlez vite le tout ensemble. Goûtez à ce mélange; si le fromage ne l'avait pas assez salé, vous y ajouteriez un peu de sel.

Prenez un plat creux qui aille sur le feu et versez-y ce mélange; pendant ce temps, vous avez eu soin de faire chauffer l'intérieur d'un couvercle de tourtière, vous placez votre plat sur un feu doux, vous posez dessus le couvercle de tourtière sur lequel vous avez mis des cendres rouges.

Un quart d'heure suffit pour la cuisson, servez pour entremets.

HIPPOCRAS.

C'est au médecin Hippocrate que nous devons la première liqueur aromatique dont l'usage a été adopté par toutes les nations et que l'on a toujours appelée hippocras.

Elle n'était d'abord composée que de vin, de canelle et de miel; elle fut ensuite perfectionnée par Alexis Piémontais; voici sa recette :

Cannelle..... une once.
Gingembre.... deux drachmes.
Clous de girofle.. le poids de deux deniers.
Muscade..... le poids d'un denier.
Galanga... le poids d'un denier.
Sucre..... une livre.

Réduisez le tout en poudre et faites-le infuser dans une chopine de vin blanc et dans une chopine de vin rouge. Après cinq ou six jours, passez à la chausse, mettez en bouteille et bouchez hermétiquement.

(1) Prononcez caud-crem.

MANIÈRE DE NETTOYER LES GANTS DE PEAU.

Prenez un morceau de flanelle blanche, trempez-le dans de l'eau de rivière jusqu'à ce qu'il soit entièrement mouillé, retirez-le, tordez-le dans un linge, de façon à ce que la flanelle soit un peu plus qu'humide. Choisissez un morceau de savon blanc, et frottez-en la flanelle dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle en soit bien imprégnée. A présent, entrez un des gants dans une de vos mains, frottez-le partout, dans tous les sens, avec la flanelle, surtout aux endroits les plus sales.

Quand le gant est bien nettoyé, retirez-le de votre main, avec précaution, sans trop en allonger les doigts, et suspendez-le à l'ombre, attaché à une corde, avec une épingle ou avec un fil.

Entrez l'autre gant dans votre autre main, faites-lui subir la même opération et laissez-le sécher comme l'autre.

Dès qu'ils sont secs, la peau paraît un peu flétrie aux endroits où elle a été un peu plus mouillée ; détirez-la doucement, soit en vous servant de cet instrument que l'on emploie pour élargir les doigts, ou bien par deux petits bâtons ronds que vous introduisez dans les doigts et écarter ensuite l'un de l'autre, ou bien encore en y entrant doucement vos mains.

Vous pouvez ainsi nettoyer six ou sept fois tous les gants de peau, principalement les blancs et les jaunes, si vous avez le soin de ne pas attendre qu'ils soient complètement sales.

CORRESPONDANCE.

Le poète qui a dit : *Paris ville de bruit* ! serait bien étonné s'il se trouvait sur nos boulevards que l'on vient de *mac-adami-ser*, où nos voitures roulent sans bruit, sans cahots ; si bien que, le soir, à voir calèches et cavaliers passer comme des ombres à la demi-clarté de la lune et du gaz, on se croirait au milieu d'un rêve ou d'un songe fantastique. Le jour, cette absence de pavés offre l'apparence d'une route de village, entourée de jeunes arbres ; car nos vieux arbres, tu le sais, ont été détruits à la révolution de février... La multitude, envieuse de ce qui n'est point à elle, jalouse de ne savoir rien élever, se vengea en renversant les œuvres de Dieu et les œuvres des hommes.

Mais je quitte nos boulevards et ses 34 degrés de chaleur pour venir me reposer auprès de toi, puis prenant aiguille, mètre et ciseaux, je vais t'expliquer notre planche VII.

Le n° 1 est un col qui se brode au plumetis...

On sonne ! qui donc ose affronter cette température de feu ?... pensais-je en entrebâillant ma porte... — C'est moi ! s'écria Florence, comme répondant à ma pensée. — Ah ! sois la bien venue ! dis-je en la débarrassant de son mantelet de taffetas, de son chapeau, de son ombrelle, et sonnait la femme de chambre pour lui demander un verre de limonade. « Comment cela va-t-il ? ajoutai-je. — Mal ! je n'ai plus ni force ni courage... et viens te demander secours contre moi-même. Fais mettre ces fleurs dans l'eau, ma chère Jeanne, reprit-elle en me présentant un énorme bouquet de roses... et permettez-moi, mademoiselle, de vous souhaiter une bonne fête ! » Je me jettai à son cou et nous nous embrassâmes de grand cœur. « Voilà donc, dis-je avec joie, la cause de ta visite... Merci !... Les belles roses, les bonnes roses avec leur face

pleine et ronde, leur cœur embaumé....
 Avoue que les chaleurs du mois de juin ont leur bon côté puisqu'elles produisent les roses... — En ce moment, je suis à l'ombre, près de toi, et j'avouerai tout ce que tu voudras... Que faisais-tu? — Les explications de la planche... — J'arrive à propos! Continue... j'écrirai sous ta dictée.

— Le n° 1 est un col qui se brode au plumetis, sur mousseline. Cette espèce de dent qui l'entoure se fait en point de feston plein et se découpe à l'extérieur. Ce col se monte sur un petit collet.

Le n° 2 est un écusson qui se fait en broderie anglaise, au coin d'un mouchoir du matin.

Le n° 3 est encore un écusson, celui-ci se brode au plumetis.

Le n° 4 est un bas de jupon en broderie anglaise.

Le n° 5 est un large entre-deux qui se brode au plumetis, au dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline blanche.

Le n° 6 est un alphabet gothique qui se fait en laine ou en soie de couleur. Ces lettres servent pour pelote, pale ou coussin. Elles s'introduisent aussi dans le nœud de ruban qui noue le bouquet de fleurs d'un écran, dans le fond d'une des feuilles qui entourent les fleurs d'un coussin et témoignent aux personnes auxquelles on donne ces objets qu'ils étaient faits pour elles.

Le n° 7, ce sont les signes qui représentent les couleurs que l'on emploie dans ces lettres.

— Bien entendu, n'est-ce pas, que tu permettras de changer ces couleurs?

— Sans doute!

— Le n° 8 est la moitié du dos et la pièce de côté d'un corsage ouvert devant.

— Tu devrais bien ajouter que les pièces de côté doivent être ainsi taillées; de cette manière les raies, les fleurs, les carreaux seront semblables pour chaque pièce de côté, lesquelles pièces ne feraient jamais de plis.

— C'est ce que j'ai déjà dit, ma chère, mais c'est bon à redire.

Le n° 9 est un des côtés du devant. Les chiffres 37 de ce n° 9 se réunissent aux chiffres 22 de la pièce de côté n° 8; il doit rester à ces devants 5 à 6 centimètres qui dépassent jusqu'aux chiffres 39, cela forme une espèce de basque sur la hanche, à partir de ces 5 ou 6 centimètres, en descendant jusqu'aux chiffres 39, en continuant le long du bas, en passant par les chiffres 17 — 14 — 11 — 6 — 58 on met un passepoil qui remonte le long des devants et autour du cou. Sur ce passepoil on coud une bande d'étoffe pareille à la robe; cette bande, haute de 8 centimètres, ourlée ou festonnée, plissée à la vieille. A la hauteur des chiffres 27, jusqu'aux chiffres 58, on retient ensemble les deux côtés du devant par deux rubans cousus de chaque côté et que l'on noue sur la poitrine. Il faut 6 nœuds, cela forme une espèce d'échelle renversée. Le corsage n'étant cousu à la jupe que par le dos et les pièces de côté, le bas de ces devants recouvre les plis de la jupe.

— Ajoute que l'on peut encore réunir les deux côtés du devant par des petites bandes larges de 4 centimètres en étoffe pareille à la robe; on plisse dessus la même bande d'étoffe, et on les arrête au corsage par une porte et une agrafe... Continue.

— Le n° 10 est une manche pagode qui, du bas, se garnit de même que les devants.

Sous ce corsage, on met un fichu-guipe, ouvert derrière.

Le n° 11 est un fichu à revers pour mettre sous les corsages moins ouverts que le précédent; le col et les revers se couvrent d'un semé et se garnissent d'une petite bande de mousseline festonnée, dans chacun des festons de laquelle on place un des semés.

Le n° 12 est un bonnet. Voici comment il s'exécute :

On fait, en tulle blanc, une carcasse de

bonnet, dont la passe s'avance en pointe sur le front. On prend un morceau d'une dentelle haute de 4 centimètres, on la fronce entièrement, on coud l'un des bouts au dessous de l'oreille droite, on remonte la dentelle en la cousant au bord de la carcasse, on forme la pointe qui s'avance au milieu du front, et l'on continue de coudre la dentelle; quand on arrive au bas de l'oreille gauche, on retourne cette dentelle.

— Ce dessin est inexact, ma chère.

— Et bien, mets, entre deux parenthèses (ici le dessin est inexact) et continue d'écrire.

On retourne donc cette dentelle, on revient à la pointe; on continue de coudre jusqu'à ce que l'on ait couvert la passe, et l'on doit finir du côté où l'on a commencé, afin de réunir les deux bouts ensemble. Il doit rester au fond une espèce d'ovale qui n'est point couvert de dentelle; on le couvre de ruban que l'on fronce double, par les deux bords, et que l'on coud sur ce fond, en partant du bas, et en redescendant jusqu'à ce que le fond en soit couvert. On place de chaque côté des oreilles deux nœuds de ruban. Ces bonnets à *la Marie Stuart* se plaient, la pointe à la naissance des cheveux du front.

Le n° 13 est une manche pagode qui se fait en mousseline brodée, se garnit de dentelle et se place sous une manche de taffetas.

— Ces explications n'étaient pas difficiles. As-tu reçu quelques lettres auxquelles je puisse t'aider à répondre?

— Oui, choisissons ensemble des mots pour des charades en action; une de nos amies, enchantée de ceux que je lui ai donnés, m'en a demandé d'autres, et jusqu'à ce jour, je n'avais pu trouver place pour lui répondre... et puis, c'est difficile, car si, par leur orthographe, les mots insultent la grammaire, il faut au moins que, par leur son, ils respectent l'oreille. — C'est bien ainsi que je l'entends! En voici un exact, irréprochable — voyons si je le

devinerai, je vais écrire sous ta dictée.

— On découpe en papier les six voyelles de l'alphabet français, on les attache séparément sur la poitrine de six des personnes de la troupe des charadistes; on envoie un monsieur, ayant un ruban noué au bras droit, inviter les spectateurs à s'asseoir. La charade commence: Une dame s'avance, un bouquet à la main, conduite par le monsieur; elle fait aux spectateurs les trois saluts d'usage, se met au piano et joue une marche guerrière. Aussitôt entre la lettre A, le poing sur la hanche, et, marchant en mesure, elle va se placer en face des spectateurs et les salue; les lettres E, I, Y, O et U entrent de même, l'une après l'autre, et saluent de même; après un moment de silence, la marche guerrière devient une marche funèbre; A, salue de nouveau, fait volte face, et s'éloigne en mesure, les bras ballants et la tête basse. E, I, Y et U saluent de même, l'une après l'autre, et sortent de même. — Mais, ma chère, O reste! — Oui. Alors la dame qui tient le piano se lève, le monsieur au brasant lui prend la main, s'avance devant le public et dit après les trois saluts de rigueur: *Messieurs...* — Ah! je t'en prie, Florence, change donc cet impertinent usage et ajoute *mesdames*. — C'est juste... Messieurs et mesdames, voici le premier, le second et le tout de la charade que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous! — Ah ça! mais je ne devine pas! — Cependant, ma chère Jeanne, tu as dit le mot: *Oreste!* — Ah! très-joli! très-joli... Moi, voici, ma charade; prends la plume à ton tour.

Pour mon premier: Des dames, en costume Louis XIII, se promènent avec des mousquetaires. Pour improviser ce costume, les dames releveront, de chaque côté du devant, avec deux rosettes, la jupe de leur robe de dessus, en forme de draperie; elles releveront par une rosette leurs manches pagodes jusqu'à la saignée, elles se mettront un mantelet quelconque et des mitaines. Les mes-

sieurs ôteront habit et redingote, plieront en deux un châle carré et l'attacheront avec des épingles sur leurs épaules; à leur chapeau gris ou noir ils attacheront une longue plume, et pour épée passeront dans un mouchoir formant ceinture, tout ce qui leur tombera sous la main : petit ballet, pelle ou pincette. Un cavalier vient offrir son bras à l'une des dames, elle détourne la tête et accepte le bras d'un autre cavalier; le cavalier refusé salue cette dame, se retire et jette un coup d'œil sur son rival; celui-ci l'a compris, il le suit. Les dames quittent la promenade; des clercs jouent aux balles; puis les deux rivaux reviennent avec des témoins et se battent. En ce moment, les deux dames accourent, se jettent au milieu des combattants, les séparent, et chaque promoteur s'en va bras dessus bras dessous.

— Ton *premier* finit bien; car, dans une charade en action, le plus difficile c'est de savoir comment et pourquoi s'en aller. Continue.

— Mon *second* est un fête de village; les dames se sont fait chacune une cornette avec leur mouchoir de poche, elles ont emprunté des tabliers à la femme de chambre de la maison et relevé leurs manches jusqu'au coude; les messieurs ont mis leur cravate à la *Colin*, raccourci leurs manches, en en relevant les poignets, et posé leur chapeau en arrière; les uns dansent au son du violon, les autres sont atablés; ceux-ci se disputent à qui payera la dépense. Le cabaretier leur propose d'en décider par le sort. Il jette en l'air une pièce blanche, elle retombe... le perdant paye gaiement. La cloche (c'est-à-dire une sonnette) sonne dix heures... Par l'ordre de M. le maire, dit le garde champêtre, que tout le monde se retire. Les filles s'en vont ensemble, se tenant par la main, et les garçons de leur côté en chantant à tue-tête.

— Voilà encore un bon moyen de finir; tu connais les *ficelles*, ma chère.

— Et toi, tu parles comme un critique, tu

me fais peur. Voici *mon tout* : Un salon, une table; autour, sont des messieurs et des dames; celles-ci travaillent. Une bonne maman, qui n'est pas de la troupe, a été priée de s'asseoir à cette table. Cette dame est coiffée avec ses cheveux blancs frisés en touffes, elle porte des boutons d'oreille en diamants, sa redingote est en taffetas gris, garnie le long du devant par une bande de taffetas pareille, froncée à deux têtes, les manches pagodes sont terminées de même. Elle fait du filet. Une dame a une robe de taffetas écossais, décolletée et à manches courtes, un canezou de tulle, garni tout autour d'une bande en tulle brodé et festonné; sous la bande, qui rabat sur l'épaule et finit en mourant devant et derrière sous la ceinture, est cousue une manche pagode en tulle, garnie d'une petite bande de tulle brodée et festonnée de même, et ses cheveux blonds sont frisés et crépés en longs tirebouchons. Une demoiselle a une robe de mousseline blanche ornée de trois hauts plis, corsage en gerbe, manches à la jardinière, ceinture en large ruban de taffetas écossais, nouée devant à la pointe du bas du corsage; ses cheveux sont en bandeaux, derrière, ils forment deux tresses roulées chacune sur elle-même de chaque côté du derrière de sa tête. Une autre demoiselle a une robe de foulard gros-bleu, à petits dessins blancs, corsage en mousseline, à manches courtes, larges, et montées du bas sur un poignet; elle a des bracelets, formés chacun de 35 centimètres de ruban de velours noir, large de 6 centimètres, arrêtés par une boucle ronde, en acier; un des bouts de ce velours pend de 20 centimètres, il est coupé de manière à former deux dents. Elle a les cheveux frisés en deux petites touffes; un ruban de velours noir posé sur son peigne forme deux boucles et retombe de chaque côté.

— Ah ça, Jeanne tu te moques de moi! je crois écrire une charade et j'écris des descriptions de toilette.... je n'y suis

plus.... je ne devinerai jamais!.... c'est d'une mauvaise camarade....

— La, la, ne te fâche pas, je t'avoue que je n'avais que l'intention de glisser ces toilettes à propos de la réunion de ces dames autour d'une table de salon. Voyons, y es-tu maintenant? — Oui, continue.

— Un domestique annonce monsieur... Vadius! Il entre d'un air timide, salue la maîtresse de la maison, serre la main des messieurs, ils le font asseoir à la table, s'assistent à ses côtés; l'un d'eux sonne, un domestique apporte un verre d'eau sucrée, la maîtresse de la maison réclame le silence, Vadius tousse, boit, se trémousse sur sa chaise, tire de sa poche un lourd manuscrit et se met à le lire. A peine a-t-il fini les premières pages, et s'apprête-t-il à commencer, que le piano se fait entendre. M. Vadius, fort mécontent, referme son manuscrit, et chaque cavalier engageant une dame, on se met à danser une contredanse... — Eh bien? — Eh bien! c'est fini! — Je n'y suis pas! — C'est PRÉFACE! Deux hommes se rendent sur le pré pour se battre; d'autres jouent à pile ou face et un auteur lit la préface de son livre. — Le mot est juste, pour l'œil et pour l'oreille. En voici un aussi correct, écrit à ton tour.

Pour mon premier, des dames ont un chapeau d'homme, un mouchoir blanc mis en guise de voile, leur robe retroussée sur le bras gauche, et tiennent à la main une cravache; les messieurs ont des casquettes, les basques de leurs habits et de leurs redingotes sont relevées en dedans, ils portent une ceinture formée d'un foulard, retenant un couteau de bois; tous entrent en imitant le galop d'un cheval; des piqueurs appellent les chiens. Bientôt la chasse commence, on court d'une pièce dans l'autre, puis on sonne l'hallali... la bête est morte! Alors portant sur deux bâtons placés sur les épaules de deux chasseurs un objet quelconque qui est censé le cerf, chasseurs

et chasseresses défilent au galop devant les spectateurs.

Pour mon second, une petite demoiselle a, en guise d'ailes, deux époussetoirs retenus derrière le dos par sa ceinture, une écharpe plissée au milieu de sa longueur est attachée au-dessus de son peigne, elle tient à la main une baguette de fusil, cette fée est auprès d'un berceau; le père, la mère, la nourrice sont en costume moyen âge; le père est assis, il a une robe de chambre, une écharpe pour ceinture, une toque ornée d'une plume; sa femme s'occupe de l'enfant, elle a un châle carré déplié, attaché derrière sur les épaules, une écharpe blanche attachée sur son peigne; la nourrice berce son nourrisson, elle a la jupe de sa robe relevée en draperie tout autour, un tablier blanc, un mouchoir plié en quatre dans sa longueur, posé sur sa tête et attaché derrière sur la nuque, avec une épingle. De l'autre côté du berceau vient se placer une petite demoiselle appuyée sur une canne, comme une vieille, elle a la tête et les épaules couvertes d'une sortie de bal en étoffe noire. Cette fée levant sa canne d'un air menaçant s'écrie: « Cette enfant sera laide! c'est ainsi que la fée Rancune se venge de n'avoir pas reçu de dragées du baptême. — Elle sera bonne! je suis la fée Consolation, » s'écrie à son tour l'autre fée. Aussitôt on entend sonner le baptême à la chapelle: les deux fées qui se disputent, le châtelain, la châtelaine, la nourrice et le nourrisson, suivis des varlets et des chambrières, défilent deux à deux. — Je me disais: Comment Florence sortira-t-elle de là?... Mais c'est très-bien; continue.

— Pour mon tout, un petit garçon en pantalon blanc, en chemise blanche, a une ceinture rouge; un fichu simple, de crêpe noir, fendu à la place où sont les yeux, le nez et la bouche, est posé sur sa figure, puis noué derrière sa tête, et son cou est orné d'un collier de corail, qui retient, sous le menton, la pointe

du fichu. Ce petit garçon entre les bras croisés, place ses deux mains à plat sur ses deux oreilles, et salue les spectateurs; pose par terre des tapis, des coussins, salue de nouveau, et se retire à reculons. Deux nègres, en turban formé d'une serviette, tenant le sabre au poing, se placent à la porte. Un Turc... on fait un Turc avec un cachemire tourné autour de la tête, une robe de chambre ouverte, laissant voir une écharpe en ceinture, et un poignard retenu par cette ceinture, un Turc entre d'un air pensif, et va se placer sur un coussin, derrière les rideaux d'une fenêtre. Une femme turque se fait ainsi : la jupe arrêtée du bas, le devant avec le derrière, forme ainsi comme un pantalon; elle a collier, bracelets, boucles d'oreilles; écharpe tournée en ceinture; cheveux tombant en deux tresses sur les épaules; sur sa tête, une écharpe blanche, mise à plat sur le front, et arrêtée derrière par une broche, une grenade, ou une rose rouge, accrochée sous ce voile, sur la joue gauche. Cette femme turque entre accompagnée d'esclaves; elle s'accroupit sur un coussin, joue de la guitare, et chante pour distraire le visir, accroupi derrière sa portière. Une jeune esclave nègre lui apporte une pipe; une autre, des sorbets. Au milieu de ces joies, entre un petit nègre portant un plat d'argent, sur lequel est une corde de soie verte; il lève la portière, s'agenouille devant le visir, puis s'éloigne avec son plat vide. Bientôt un gémissement se fait entendre; la femme turque lève la portière... le visir est mort!... Effroi général. Les deux nègres posent sur une chaise le visir, et l'emportent, suivis par la foule triste et silencieuse. — C'est *cor-dou!* Ta chara le est bien faite, Florence; reçois mes compliments!... As-tu encore d'autres mots? — Non; et toi? — Moi je ne sais en ce moment que les mots des charades du mois d'avril 1841. *Vincennes* : des vengeurs, des vengeuses, coupant et portant le raisin; une scène de

voleurs, et le siège de Vincennes par les Cosaques. *Morphée* : Oihello étouffant Desdemone; la fée et Cendrillon; la suite d'un bal; maîtres et domestiques tombant de sommeil; Morphée apparaît, et secoue sur eux ses pavots. *Pincette* : un vieillard aveugle, allant de porte en porte; sa jeune fille quête pour lui un morceau de pain; les sept Sages de la Grèce, portant leur nom écrit sur une bande de papier; des jeunes personnes et leurs frères jouant à la pincette. — Il y a bien d'autres mots encore, Jeanne; mais c'est quand on les cherche qu'on ne les trouve pas. As-tu d'autres réponses à faire? — Oui, une amie voyageuse, prête à partir pour l'Amérique, m'écrit de la Silésie prussienne, et me demande comment blanchir à neuf un objet brodé; le sais-tu? — Voilà le moyen que j'emploie. Je fais une eau de savon; quand elle est tiède, j'en prends la moitié, et, un soir, j'y mets tremper : col, mouchoir ou manchettes; le lendemain, je retire les objets brodés, sans les frotter, sans les tordre, en les tenant du bout de mes doigts, pour les faire égoutter, et je les remets dans l'autre moitié de l'eau de savon que j'ai fait chauffer; quand elle est refroidie, avec les mêmes précautions, je les retire, et je les rince dans l'eau froide jusqu'à ce qu'ils laissent l'eau claire. J'ai une planche à repasser, couverte d'une étoffe de laine propre; j'étends dessus les objets brodés, la broderie sur la laine, et je les y attache, bien tendus, avec des épingles; puis, quand ils sont secs, je découpe l'étoffe qui, tout autour, dépasse la broderie, et conserve la marque des épingles. — Je te remercie... Veux-tu passer chez ma mère? je désirerais lui montrer mon bouquet; j'en suis fière!

Florence et moi nous nous rendîmes au salon; il y avait des visites. Une jeune mère et ses deux enfants : sa petite fille était coiffée à la chinoise; ses cheveux, assez courts derrière, formaient deux tresses de chaque côté; elles se rejoignaient, par les bouts, au milieu du derrière de la tête, et un

nœud de velours cachait ce vide. Elle avait une robe de jaconas rose, décolletée; des manches courtes, des mitaines, un pantalon blanc, et une pèlerine de mousseline, dont les longs bouts s'en allaient nouer derrière; cette pèlerine était festonnée tout autour. Le petit garçon avait un pantalon blanc; une blouse, très-courte, en piqué blanc, à raies bleues, dont la manche, large, laissait voir une manche de chemise montée, du bas, sur un poignet garni d'une bande de mousseline plissée à petits plis; le col de cette chemise était garni de même, et soutenu par une cravate de soie rouge; sa ceinture était en couil blanc et faisait gracieusement plisser tout autour le bas de sa blouse orné d'un large ourlet. Il tenait à la main son chapeau gris, et regardait le rébus du *Journal des Demoiselles*. — Devinez-vous? lui dis-je. — Comment veux-tu qu'il devine? reprit Florence; j'y ai perdu mon latin. — Je voudrais bien

l'avoir trouvé votre latin, fit avec un gros soupir l'élève de sixième. — Je vais donc vous expliquer ce rébus.

On était le nom d'Héliopolis, et c'est devant les ruines d'Héliopolis que le général Kléber remporta une victoire sur les Mamelucks; — un A — une maison où il y a tous jours — une raie — la syllabe zon — le Destin — une toue — dimanche, un des jours de la semaine — et le dieu Thor.

On a toujours raison, le destin toujours tort.

— Eh bien! reprit Florence, je ne suis plus bontense de ne l'avoir pas deviné, il était difficile.

Elle présenta ses respects à ma mère, me serra la main en signe d'adieu; j'allai la reconduire jusqu'à la porte, et l'embrassai d'aussi bon cœur que je t'embrasserais... si tu n'étais pas si loin!

Toute à toi.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

5 JUILLET 1099. — PRISE DE JÉRUSALEM PAR LES CROISÉS.

La croisade fut prêchée d'abord sans grand succès, à Plaisance, en Italie, puis à Clermont, en Auvergne. Pierre l'Ermite et Urbain II, souverain pontife, prirent tour à tour la parole; et le récit éloquent qu'ils firent des tourments endurés par les chrétiens de la Terre-Sainte électrisa tous les assistants. La guerre sainte fut décidée aux cris de *Dieu le veut!* Une multitude innombrable, sans règle, sans discipline, qui s'était mise sous la conduite de Pierre l'Ermite, fut entièrement défaite dans les plaines du Danube par les Hongrois et les Bulgares; mais la véritable armée, guidée par ces chevaliers immortalisés par l'histoire et la poésie, pénétra en Asie et obtint les succès les plus éclatants. Nicée, la ville fameuse par ses conciles, fut prise en trente jours; Antioche, célèbre dans l'Eglise, fut enlevée après sept mois

de siège; et l'armée, quoique décimée par les combats et les maladies, entra victorieuse dans Jérusalem, après cinq semaines de siège, le 5 juillet 1099. Godefroy de Bouillon, un des principaux chefs des Croisés, qui avait fait des prodiges de bravoure pendant le siège, laissant ses compagnons dans l'enivrement de la victoire, alla aussitôt, pieds nus et tête nue, sans armes et sans ceinture, adorer humblement le tombeau du Sauveur. Les Croisés l'élurent baron et gardien du Saint-Sépulchre; mais il mourut la même année, empoisonné, à ce que l'on croit, par des frites qu'un émir arabe lui avait envoyées. Son frère Baudouin lui succéda avec le titre de roi. Le royaume de Jérusalem subsista quatre-vingts ans; la ville sainte fut reprise sur les chrétiens par Saladin, en l'an du Christ 1171.

MOSAIQUE.

Pie IX, étant jeune prêtre, avait accompagné, au Chili, comme secrétaire intime, monseigneur Muzi. Le gouvernement de ce pays vient d'envoyer au Saint-Père un pain d'or de la valeur de 30,000 écus. Le comte de Montholon, propriétaire, près de Rome, d'un domaine auquel est attaché l'honneur et le titre de principauté, a offert au Saint-Père une écritoire en or massif, ornée de pierres précieuses, que l'on dit être d'une valeur de 5,000 écus, et Mgr l'archevêque de Besançon vient d'arriver dans la capitale du monde chrétien, porteur d'un présent du Président de la République au souverain pontife; c'est un ostensor magnifique, qui, sous l'Empire, avait été destiné, à Pie VII.

Comme nous passons dans le temps pour aller à l'Éternité, il faut que nos actions la regardent toujours, afin qu'elle

en soit la récompense après en avoir été l'objet.

JEAN-PAUL RICHTER.

Nous nous privons chaque jour d'autant de bonheur que nous omettons de bonnes actions.

SAINT BONAVENTURE.

Toutes les pensées sont vaines et inutiles, si l'Éternité n'en est pas l'objet.

SÉNÈQUE.

Il faut se garantir du tourment des petites choses, c'est la maladie des gens heureux.

M^{me} NECKER.

Nous nous faisons de l'amitié une religion, et de la charité, nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation.

BOURDALOUE.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens, 1.

18^e année.

N^o 177.

Ayuntamiento de Madrid

LE MAGASIN DES FAMILLES

34, rue Richer, à Paris.



DESIGN DE TAPISSERIE

Planches et impression par les procédés typographiques d'Ernest Meyer, 5, rue de l'Abbaye, à Paris

LE MAGASIN DES FAMILLES

34, rue Richer, à Paris.



DESIGN DE TAPISSERIE

Planches et impression par les procédés typographiques d'Ernst Meyer, 5, rue de l'Abbaye, à Paris

